

CAHIERS 102
METANOIA

102

revue
trimestrielle

CAHIERS
METANOIA

Rédaction
Administration
26740 MARSANNE
tél : (33) 04 75 90 30 44
fax : (33) 04 75 90 31 48
CCP Ass. Métanoïa
LYON 6564-15 T

Association Métanoïa
Loi de 1901
Tirage : 06.2000
Impr. du Crestois
26400 Crest

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL

*POUR QUE L'EVANGILE SELON THOMAS
TIENNE SES PROMESSES* 3

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS

INCIPIT ET LOGION I 7

RECHERCHES

H.L.W. POONJA 17

*L'ÉVEILLÉ DE SOLYME ou
EVANGILE SELON JUDAS* 24

LE LAMPADAIRE DU COPTE 34

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

GNOSE - MYSTERES ET CONNAISSANCE 37

MASCULIN - FEMININ 39

BIBLIOGRAPHIE 46

POESIES 48

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le *trésor qui ne périt pas ?* (log 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 Cahiers de l'année en cours. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 200 Frs par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 1999 sont disponibles, par année (4 cahiers) : 200 Frs

Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où les expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 50 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

EDITORIAL

POUR QUE L'EVANGILE SELON THOMAS TIENNE SES PROMESSES

La façon la plus sûre d'empêcher que les paroles de Jésus réalisent ce qu'elles promettent c'est de leur attribuer une valeur relative. Relative par rapport à qui ? à quoi ? relative par rapport à mon mental.

Mon mental a de bonnes raisons d'entraver les effets libérateurs du message. Si je me permets d'en évoquer quelques unes, c'est en pensant qu'elles peuvent se recouper avec les vôtres et permettre une vigilance accrue.

Je suis sollicité par tant et tant de choses que le temps dont je dispose encore pour approfondir les paroles de Jésus risque d'être réduit à la portion congrue. Jésus me convie au repas, mais toutes sortes de prétextes vont empêcher ce moment privilégié.

Curieusement, le logion 64 qui fait état de cette invitation n'a pas moins de 44 versets. C'est le plus long de tous comme si les raisons de repousser ce cœur à cœur étaient innombrables, et comme si mon imagination, pour en créer de nouvelles, se révélait intarissable. Je suis invité à boire à la source de vie, je le suis d'une façon permanente car Jésus tient table ouverte jour et nuit. Or, mon mental s'ingénie à multiplier les obstacles comme si les besognes du quotidien, celles que je dois assumer et celles que j'imagine, ne me laissaient aucun répit.

Si maintenant je prends conscience des éléments qui sont en jeu, d'une part la parole libératrice, et, d'autre part des prétextes pour justifier mon choix et mon abandon, alors j'ai de quoi rougir de honte et mourir de confusion. Effectivement, chaque fois que je suis le parti du mental contre l'invitation au repas de Jésus, chaque fois je choisis la mort au lieu de la vie, chaque fois j'obéis à l'instinct de mort au lieu d'obéir à l'instinct de vie car le propre du mental et de ses productions est d'être mortel : or le mental propose sa marchandise de pacotille comme contrepartie du repas qui engendre la vie. « Le temps c'est la mort », disait Krishnamurti. La mort commence à la naissance et durant 50, 70, 80 ans, tous les instants, toutes les respirations sont autant de morts successives.

Jésus m'invite à aller au-delà de ce parcours dérisoire pour rejoindre mon Être. Inengendré, il était, il est, il sera. C'est du reste mon mental qui conjugue au passé, au futur. Il voit le devenir en fonction de son passé. Et, par peur de manquer de temps pour faire tout ce qu'il imagine avoir à faire et devoir faire, il ne laisse pas au Soi la possibilité d'intervenir et d'instaurer la Vie dans le camp de la mort.

Voici quelques obstacles qu'il dresse sur le chemin :

- L'exégèse et l'histoire ont trituré le texte et n'ont réussi qu'à accumuler les contradictions.

- Tant d'autres se sont engagés dans cette quête dont l'enthousiasme du début s'est vite refroidi ; il est donc normal de céder au découragement.

- Un texte qui ne se situe pas dans une tradition ne peut prétendre libérer l'homme.

- Les logia de Jésus offrent des ressemblances indéniables avec les grands enseignements orientaux qui, eux, sont plus anciens. Pourquoi ne pas accorder ma préférence à ceux qui ont le privilège de l'ancienneté ?

- Des maîtres authentiques vivent encore aujourd'hui, dont certains réunissent beaucoup de fidèles ; pourquoi dès lors ne pas rechercher directement le contact avec ces maîtres et bénéficier de leur rayonnement ?

Mon mental peut formuler encore au gré des lectures et des rencontres bien d'autres objections à l'encontre de l'enseignement de Jésus et lui enlever ainsi, en le grignotant, toute sa vertu opérationnelle.

Non pas que Jésus constitue un monopole. Non pas que son enseignement soit absolument unique. Il est universel comme quelques autres le sont. Néanmoins, si le mental croit pouvoir choisir, il se leurre, car il en est rigoureusement incapable. A chacun son métier. Qui alors choisit ? Jésus a dit : *Celui qui est près de moi est près de la flamme, et celui qui est loin de moi est loin du Royaume* (log. 82). D'autres maîtres ont dit la même chose en d'autres termes. Une parole initiatique agit comme une brûlure : cette brûlure est ressentie malgré l'ivresse du mental, elle se prolonge ou bien elle est renouvelée par une autre parole. Des textes ou des paroles de maîtres différents peuvent provoquer à nouveau cet état dont on garde désormais la nostalgie. Alors la grande tentation va consister à glaner tout ce qui peut permettre de l'expérimenter derechef. Le mental intervient alors, et, comme toujours lorsqu'il usurpe un pouvoir, il fait des siennes. Il est certes bon d'avoir des éléments de comparaison ; car, bien que l'Être soit le même, les cheminements sont divers et les choix sont fonction dans une certaine mesure d'affinités électives. Ceci dit, les deux obstacles les plus meurtriers que dresse le mental sont d'une part le flirt et d'autre part le report dans le temps.

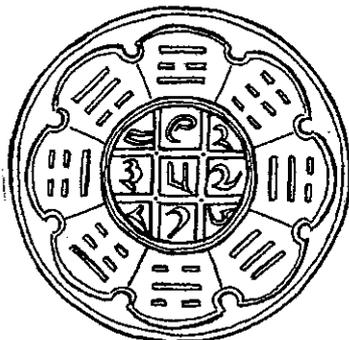
Mon mental me présente les possibilités de choix qui me sont offertes aujourd'hui comme un avantage par rapport à ce que pouvaient connaître autrefois les chercheurs privés de nos moyens modernes d'information. Il se rengorge à la pensée que la technique moderne lui permet de s'intéresser à la fine fleur des plus grands enseignements de tous les temps et il va de l'un à l'autre avec l'arrogante prétention de choisir ce qui lui convient.

De la même façon, il profite de la facilité des moyens de communication pour se projeter à l'extérieur et aller chercher au loin le maître qui est en lui. Et le flirt continue en s'amplifiant parce que les désirs et les besoins du mental sont insatiables. Or vais-je m'en remettre *sine die* aux fantaisies de ce singe fou qui a la prétention de tenir la barre et de me mener où bon lui semble ? Pourtant il sait - du moins commence-t-il à savoir - que son jeu est débusqué par une instance qui se vit comme une totalité et englobe tout ce qui se veut distinct. Il le sait tout en continuant à vouloir n'en faire qu'à sa tête. Et là, je dois dire qu'il est vraiment fort dans l'art de jeter de la poudre aux yeux. Il sait voiler ce qui commence à être dévoilé ; il sait nouer ce qui commence à se délier.

Cependant, si mon mental connaît l'art de se survivre dans le changement, comme la fréquence des images d'un film donne l'illusion de la continuité, il a imaginé un moyen encore plus puissant de se perpétuer dans le temps et même jusque dans l'éternité, c'est de faire croire dur comme fer que demain verra la solution à tous les problèmes et guérira tous nos maux. Dans ce domaine du devenir, il est réellement champion. Écoutez plutôt sa voix rouée et perfide vous glisser à l'oreille : la libération est une œuvre de longue haleine ; tu es encore bien indigne des faveurs que tu attends ; tu as de tels manques qu'il serait pour le moins prétentieux de chercher l'illumination ; tu en es si indigne ; il faut que tu progresses ; tu vas peut-être, avec le temps, si tu as beaucoup de chance, connaître un jour un petit satori, mais le Grand Satori, c'est une autre affaire, tu ne vas donc pas faire fi du progrès ; on dirait que tu n'as pas lu Teilhard encore moins Aurobindo ; as-tu même exploré tes vies antérieures ; réalises-tu que tu as vécu déjà dans la peau d'un personnage espagnol à l'époque de l'Inquisition ?

Puisque mon mental en est aux aveux, il se doit de vous faire part de sa plus belle manœuvre. Il faut tout de suite préciser qu'il ne l'a pas réussie tout seul, car, vous allez le voir, elle est de taille. Eh bien ! oui, ce mental collectif, dont il fait partie intégrante, a réalisé le tour pendable de faire assumer par le Christ en personne le devenir historique, ce devenir qui permet à l'ensemble des psychés du monde présent, passé et à venir, de se tailler une place énorme dans une forteresse colossale qui prétend défier le temps, et, cette opération, il l'appelle la théologie de l'histoire.

En ai-je assez dit sur le mental pour parler enfin de ce qu'il cache ! Beaucoup trop, estimera-t-on peut-être. Pourtant, comme sa ruse suprême est de se faire oublier et même de laisser croire qu'il contribue à la découverte de l'Être, ne fallait-il pas le démasquer jusque dans ses méandres et ses replis les plus secrets. Ce qui est certain en tout cas, c'est que l'Évangile selon Thomas ne peut tenir ses promesses que si le jeu du mental est réellement mis à nu. Que promet-il ? Simplement la chose la plus précieuse au monde, celle que ni le mental individuel ni le mental collectif n'a jamais réalisée, celle qu'il continue à croire rigoureusement impossible : la victoire sur la mort. Comment cela ? En me demandant de chercher sans relâche et chercher hors des voies du mental, c'est-à-dire hors des voies propres au temps et à l'espace. Or il est clair que sans l'espace-temps le mental ne peut pas faire son cinéma ; il ne peut pas se perpétuer, il ne peut pas survivre ; tout son savoir, tout son pouvoir, tout son avoir est réduit à néant, toutes ses forces - et nous avons vu ce qu'elles représentaient - sont aussitôt englouties, abolies, annihilées. Quelque chose se passe alors qui fait que les promesses de Jésus se réalisent à la lettre, ici et maintenant. Le mental est comme foudroyé - peut-être pas pour toujours mais on verra bien car le fait de croire qu'il n'est pas mort, c'est la meilleure façon de le ressusciter -. Il est terrassé, réduit à l'état de cadavre. L'obstacle n'existe plus ; la différence est supprimée, l'Un est réalisé, la promesse est tenue.



Emile

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

INCIPIT

Voici les paroles cachées
que Jésus le Vivant a dites
et qu'a transcrites Didyme Judas Thomas.

1

Et il a dit :

Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles
ne goûtera pas de la mort.

INCIPIT

Ainsi commence notre Évangile. Jésus a dit beaucoup de choses en public et peut-être également en privé. Il a parlé ouvertement à ses disciples les plus proches. Il s'est exprimé en paraboles pour la foule. Tout cela, afin que ceux qui ont des oreilles entendent et que ceux qui ont des yeux voient. Devant la même réalité, ceux qui sont sourds ne peuvent entendre et ceux qui sont aveugles ne peuvent rien voir.

Un apologue traditionnel, sans doute originaire de l'Inde, décrit un groupe d'aveugles voulant décrire un éléphant. Celui qui touche une patte dit : *C'est un tronc.* Mais non, répond celui qui caresse la trompe, *c'est un tuyau.* Vous vous trompez tous, réplique celui qui s'accroche à l'oreille, *c'est un éventail.* Et celui qui palpe l'une des défenses : *Certainement pas, c'est une pique.* Si un voyant s'avance alors, pourra-t-il les mettre d'accord ? Rien n'est moins sûr. *Vous ne percevez qu'une partie limitée d'un animal gigantesque avec quatre pattes, deux oreilles, deux défenses et une trompe !* Il risque fort de se les mettre tous à dos, car aucune personne sensée ne voudra croire une telle énormité. Le bon sens n'existe que dans la limite des sens. Tel est le sort du gnostique. Lui seul a la vision du Tout, la Connaissance de l'unité. Mais qui ne perçoit que la diversité ne peut admettre ce qui à ses yeux passe pour un blasphème. Et c'est ainsi que se perpétuent de siècles en siècles les sectes et les églises, les chapelles et les mosquées :

*Ô érudit, tu penses tout connaître par les livres
Comme un aveugle qui veut décrire un éléphant !
Chacun veut imposer sa propre perception ;
Le chercheur s'interroge : Où est le vrai ? Où est le faux ?*

(Kabir)

*Ne donnez pas ce qui est pur aux chiens,
de peur qu'ils ne le jettent au fumier.
Ne jetez pas les perles aux pourceaux,
de peur qu'ils n'en fassent de la boue.*

(log. 93)

Le sage ne cache rien, ne voile rien, ne dissimule rien. Il donne à qui veut prendre. Il fait voir qui veut voir. Il parle à qui veut l'entendre. Les mêmes paroles seront cachées à celui qui n'a rien appris et n'a rien compris. A un dévot qui lui demandait un jour : *Bhagvan, pourquoi ne m'accordez-vous jamais votre Grâce ?* Ramana Maharshi, répondit : *Ma Grâce est toujours avec vous, c'est vous qui ne savez pas la prendre.* Le bouvier peut conduire les vaches jusqu'à l'abreuvoir, dit un proverbe zen, mais il ne peut forcer à se désaltérer celles qui n'ont pas soif. Le maître peut conduire les disciples jusqu'au but, mais il ne peut boire à la place de quiconque. Par contre, celui qui s'abreuve à la source bouillonnante se reconnaît en lui. Ayant bu sur ses lèvres, il

devient son jumeau, son double : Didyme Thomas. Il n'y a plus ni maître, ni disciple. Il n'y a plus d'éveilleur, ni d'éveillé, il n'y a que l'Éveil. Il est dangereux de révéler à autrui cette complicité de l'Un avec l'Un. Autre que Lui n'est pas ! Autre que Moi n'est pas ! Je suis son Lui et Il est mon Moi ! Je parle par sa bouche et il parle par la mienne. Qui n'a pas réalisé l'Un persiste à voir le deux, il y a des vérités qui ne sont pas bonnes à dire. Les révéler à qui n'en est pas digne risque de provoquer des réactions brutales et destructrices :

*Si je dis la vérité, tous veulent me mettre à mort.
Ils n'aiment que les mensonges !*

(Kabir)

*Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites,
vous prendriez des pierres,
vous les jetteriez contre moi ;
et le feu sortirait des pierres
et elles vous brûleraient.*

(log. 13)

L'ignorant ne pourra jamais découvrir la perle qui est cachée dans la boue où il se vautre. Seul le connaisseur peut discerner immédiatement la valeur du bijou de la Gnose. La parole ne peut germer qu'en celui qui est prêt à la recevoir. Le trésor est à la portée de tous car nous avons tous la capacité de transformer la boue en or. Pourtant nul ne peut nous empêcher de laisser le trésor traîner dans le fumier. La perle dans la boue reste perle. Elle ne perd pas sa nature propre. C'est la poutre qui est dans mon œil qui m'empêche de la discerner. Dès que je rejette la poutre de mon œil, les écailles me tombent des yeux. Je vois briller la perle d'une claire lumière que les ténèbres n'ont fait qu'occulter provisoirement :

*Ce marchand-là c'était un sage :
il vendit le ballot,
il s'acheta la perle unique.*

(log. 76)

*Au marché un diamant était tombé à terre,
Et c'est là qu'il gisait tout couvert de poussière.
Bon nombre d'inconscients tout près de lui passèrent,
Mais seul le connaisseur sut le voir et le prendre !*

(Kabir)

LOGION 1

Mes paroles sont faciles à saisir et simples à mettre en pratique (Lao Tseu). Et c'est précisément parce qu'elles sont très simples et très faciles à comprendre que nul ne peut les saisir, ni les comprendre. Elles ne requièrent pourtant aucune compréhension rationnelle. Elles ne sont pas non plus irrationnelles. Elles ne sont incompréhensibles que si je refuse de me mettre sur la même longueur d'onde qu'elles. Et il en sera ainsi tant que je persisterai à chercher ailleurs ce qui crève les yeux :

*... le royaume du Père s'étend sur la terre
et les hommes ne le voient pas.*

(log. 113)

*Ami, je demeure dans ton cœur :
Pourquoi Me chercher ailleurs ?*

(Kabir)

C'est parce que la source est claire et pure que je ne la distingue pas. Je cherche à comprendre avec mon mental ce qui ne relève pas de mon mental. Je veux figer ce qui coule de source. Nul besoin de comprendre, ni d'interpréter avec des catégories intellectuelles préconçues. Je ne dois pas tenter de saisir, mais plutôt accepter de me laisser saisir. Les ténèbres ne peuvent découvrir la lumière, mais dès que jaillit la lumière les ténèbres disparaissent. Je ne peux attraper le Soi, lui seul peut s'emparer de moi :

*Celui-là seul qu'il élit peut accéder au Soi,
C'est à lui que le Soi révèle sa nature propre.*

(Katha Upanishad 2, 23).

Les logia de l'Évangile selon Thomas sont autant de koans qui m'échappent si je tente de courir après eux. N'ayant aucune prise sur eux, c'est à moi de lâcher prise. Si je m'accroche à mon moi, je sombre avec lui dans l'océan de l'existence. Si je décroche, c'est le vide qui m'emplit et ce Vide est celui de la Vie. Si je me laisse interpréter par les paroles de Jésus, alors effectivement je ne goûterais pas de la mort. Il n'y aura plus de « je » pour goûter quoi que ce soit. Je suis Jésus, non pas son corps mais son Tout. Je suis Jésus, non par sa mort mais par sa Vie. Je suis le Vivant. Non que mon enveloppe charnelle puisse ressusciter un jour, une telle croyance est insensée. Le cadavre est cadavre, qu'il le reste ! Pourquoi vouloir réanimer ce qui est inanimé pour de bon ? Croire en une quelconque résurrection du corps à la fin des temps, c'est remettre au lendemain ce que l'on peut obtenir le jour même. S'identifier à un cadavre ambulatoire, c'est être mort-né.

Je suis le Vivant, parce que je n'ai plus de moi qui puisse s'identifier à une forme passagère. Je suis passant. Ne m'accrochant à rien, je laisse tout passer en moi. Je suis immortel en ce sens que je ne suis pas ce corps mortel. Je suis un délivré-vivant puisque

j'ai cessé de m'identifier à ce qui doit mourir. Je sais que je ne suis plus limité par rien et qu'en conséquence je suis l'illimité :

*Ces paroles ne s'adressent
au corps, ni au mental.
Seul le Soi parle au Soi.
Lorsque le Soi s'adresse au Soi,
seul le Soi peut l'entendre.*

*Je ne suis jamais né :
comment pourrai-je mourir ?
Et nul ne peut me voir
que par mon seul regard.*

*Je vois ce que Je suis,
Je suis ce que Je dis.
Tel est mon Évangile,
ma parole inédite.*

Yves



INCIPIIT et LOGION 1

Thomas et Judas sont mes jumeaux. J'ai confié à l'un mes paroles de feu au risque qu'il soit lapidé. J'ai confié à l'autre le soin de me donner un baiser au risque d'être crucifié. Je suis l'un et je suis l'autre. Par ma bouche, par sa bouche, j'ai pris le risque de mettre un terme à sa manifestation, à ma manifestation.

Qu'importe ce terme, car de ma bouche jaillit une source bouillonnante ; cette source est cachée et celui qui tombera sur elle et s'y enivrera, ne goûtera pas de la mort en esprit.

Que celui qui laboure ne cesse de labourer et, le jour où il s'y attendra le moins, son soc, au lieu de l'inviter à écarter les pierres brûlantes qu'il a coutume de recueillir, lui désignera un trésor caché : une source rafraîchissante qui ne tarit jamais. Lorsqu'il y aura bu, et qu'il se sera enivré de ce philtre, mes paroles n'auront plus de mystère pour lui et il vivra.

Michel



INCIPIIT

Dans l'Incipit, le sens des paroles de Jésus est caché au profane, tandis qu'il se dévoile à celui qui est à l'écoute. Ce double aspect de mystère et de révélation est comme un trésor qui se dérobe à celui qui n'est pas dans les dispositions requises pour l'accueillir.

Jésus le Vivant, - je peux tout aussi bien écrire *Jésus l'Éveillé*, *Jésus le Ressuscité* - n'est pas identifié à son corps, c'est pourquoi il est déjà dans l'état de celui qui ne meurt pas. Pas besoin donc de réanimation post mortem pour faire de lui le Ressuscité par excellence. Mais la Résurrection ou l'Éveil n'est pas un privilège propre à Jésus - Nous le verrons au prochain logion - Il précise, par ailleurs : *Les vivants ne mourront pas* (log.11.5).

Didyme Judas Thomas est l'initié du logion 13, celui dont on a fait, comme il se doit, le bouc émissaire du groupe des disciples. Il est le seul à pouvoir transmettre le message. Jésus est en danger de mort et Thomas, avant de disparaître à son tour, transcrit les paroles du Maître sous sa dictée. Prenons les choses à la lettre, si nous voulons aller jusqu'au terme de la démarche qui va nous être proposée.

LOGION 1

Ce logion, nous pourrions le lire dans Jean, où, en dehors des surcharges qui orientent le discours vers le jugement dernier, plusieurs dits nous invitent à être à l'écoute de la parole pour passer *ici-maintenant* de la mort à la vie. Ainsi, *En vérité, en vérité, je vous le dis : si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera jamais de la mort* (log. 8. 51-52). On remarquera que *garder* est beaucoup moins opérationnel que *trouver l'interprétation de*. Il y a déjà dans ce terme l'idée de conserver un « dépôt révélé » qui deviendra, selon la doctrine chrétienne, l'une des deux bases de la foi, l'autre étant la tradition. Un autre dit de Jean atténue cette nuance de conservatisme : *Celui qui est à l'écoute de ma parole... a la vie éternelle... il est passé de la mort à la vie* (log. 5.24). Enfin le dit suivant exclut toute passivité : *Qui Mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle...* (log. 6.54). De telles paroles bannissent tout report quant à la résurrection : le dernier jour est déjà là ou ne sera pas. Les multiples rappels de Jean empêchent toute fuite vers le devenir :

*Je suis la résurrection
... quiconque vit et croit en moi
ne mourra jamais.*

(Jn 11. 25-26).

Dès le début de l'Évangile selon Thomas, la fonction de la parole se révèle déterminante ; je constate également qu'elle est largement corroborée par les versets de Jean. L'objectif qu'elle permet d'atteindre est absolument inouï puisqu'il assure la vie

éternelle. Comme il y a en chacun de nous celui qui ne veut pas mourir, je serais inconséquent, et pour tout dire, mort-né, si je restais indifférent au point de rejeter cette assurance de Vie qui ne connaîtra aucun déclin.

Emile



INCIPIT

L'Évangile selon Thomas est présenté par une courte introduction : C'est Jésus qui a prononcé les paroles et c'est Didyme Judas Thomas qui les a fixées par écrit.

Or, Jésus est désigné comme étant « le Vivant », ce qui veut dire qu'il n'est pas seulement le personnage historique qui a traversé la Galilée et qui est mort en croix, mais que, en tant que « Vivant » il est celui qui ne meurt pas, celui qui a toujours été.

Le triple nom de Didyme Judas Thomas renvoie à des personnages bien connus des évangiles canoniques : Judas, « le traître » et Thomas, « l'apôtre incrédule ». Les deux noms Didyme et Thomas signifient « jumeau » en araméen et en syriaque, le « scriptor » est alors l'alter ego de Jésus le Vivant, en l'occurrence Thomas que nous retrouvons au logion 13 où il dit :

Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas que je dise à qui tu ressembles...
et Jésus lui répond :

Je ne suis pas ton Maître, car tu as bu, tu t'es enivré à la source bouillonnante que moi, j'ai mesurée.

Par conséquent, le nom de celui qui a noté les paroles de Jésus est Judas ... autrement dit, le copiste est identique avec le soi-disant traître ; en réalité, c'est justement ce disciple-là qui est *un homme averti* (log. 21).

C'est maintenant que l'on comprend la curieuse formule des « paroles cachées », qui est paradoxale en apparence. Il n'y a que Judas-Thomas parmi les disciples de Jésus qui saisit toute l'étendue de ses paroles et qui, par conséquent, est capable de les transcrire fidèlement et d'en être un gage d'authenticité. Car Judas-Thomas est « un entre mille » (log. 23) choisi par Jésus. Seul un initié est capable de saisir les paroles dans leur plénitude, de les transmettre fidèlement et d'en devenir par là même l'initiateur. Parce que Jésus et Thomas sont « le Vivant », les deux *ne goûteront pas de la mort* et les deux sont devenus Un. Il n'y a aucune distinction entre l'un et l'autre : « Tu es moi ! »

Ainsi, ces trois lignes de l'introduction dans l'Évangile selon Thomas englobent en fait tout un univers, bref, la Vie.

LOGION 1

Ce premier logion ne semble être séparé de l'incipit que pour des raisons philologiques, à savoir qu'il présente la première « parole cachée » de Jésus, mais cette phrase éclaire directement le sens de l'introduction : celui qui comprend « les paroles cachées » *ne goûtera pas de la mort*, c'est-à-dire, sera le jumeau de Jésus « le Vivant » de Didyme Judas Thomas, bref, sera lui, *et debout, ils seront monakhos* (log.16).

Maria



INCIPIT

« Avant que Dieu crée le monde, la Parole existait déjà. La Parole était avec Dieu, la Parole était Dieu... »

Ainsi débute l'Évangile de Jean. Ce qu'il annonce ensuite, est la venue de cette parole dans le monde par l'entremise de Jésus.

Dans l'incipit des quatre canoniques, Jésus est présenté comme issu d'une ascendance qui remonte à David, soit 10 siècles plus tôt. On parle de lui comme de celui qui est annoncé par les prophètes, en particulier Isaïe, Daniel et Jean-Baptiste. Chaque évangile expose les événements à sa manière, mais tous emploient le mode merveilleux et annoncent des événements extraordinaires et sans précédent.

L'incipit de l'Évangile de Thomas est bref et précis, on sait tout de suite qu'il s'agit des paroles d'un certain Jésus ... et uniquement de cela. On ne nous dit pas d'où il vient ni qui il est sinon « le Vivant », ce qui sous-entend qu'il ne se réclame d'aucune tradition ethnique ou religieuse.

Nous apprenons par contre qu'il s'agit de paroles « cachées ». Nous savons que l'évangile est resté introuvable durant des siècles avant de nous parvenir. Mais l'incipit, rédigé à une époque proche de celle de Jésus, qualifie déjà ces paroles de « cachées ». Cela peut vouloir dire « secrètes », c'est-à-dire destinées à des rares initiés ou bien « sacrées », c'est-à-dire à faire connaître avec prudence, ou bien « dangereuses » au regard de l'environnement de l'époque ou peut-être les trois à la fois !

Nous apprenons également que ces paroles sont celles que « Jésus a dites ». Autrement dit qu'il n'y a eu ni réécriture ni interprétation.

Enfin, nous apprenons que ces paroles ont été transcrites par un certain Didyme Judas Thomas ... Et puis c'est tout !

Si le nom de Jésus n'était aussi célèbre, cet incipit inciterait peu à poursuivre la lecture de l'Évangile.

Et pourtant, une parole explosive y sera révélée, une parole qui annonce un bouleversement radical des fondements traditionnels de l'existence humaine. Les effets de ce bouleversement ou de cette métanoïa, Lao Tseu cinq siècles avant Jésus en parlait déjà dans le Tao-Te-King :

Tous les hommes sont pleins d'ardeur, exaltés comme pour un festin, semblables à ceux qui font une ascension au printemps. Moi seul suis calme, sans réaction, comme le nouveau-né qui n'a pas encore souri, errant, sans dessein, sans but.

Les autres hommes ont tous du superflu, moi seul suis comme un déshérité, mon cœur est celui d'un simple d'esprit, trouble, confus ! L'homme de la foule est éclairé, moi seul suis plongé dans la pénombre, l'homme de la foule est précis, perspicace, seul je suis replié sur moi-même, mouvant, comme la mer, flottant sans arrêt. La multitude des hommes se sent utile, moi seul suis inapte, semblable à un paria !...

Cette parole se révèle donc d'une manière inattendue, et dans le secret, son apparente banalité résume la pédagogie propre à la gnose cachée (ce qui explique que les paroles le soient aussi), pédagogie que Jésus va développer tout au long des 114 logia, et qu'Emile a résumée avec cet aphorisme : *Je m'occulte au monde afin de me révéler à moi-même.*

LOGION 1

Dès le premier logion, Jésus évoque la mort ! Il sait que l'on ne prodigue aucun enseignement métaphysique sérieux sans le situer dans sa perspective inéluctable et universelle. Il sait aussi que la mort est la limite extrême de l'angoisse humaine.

Aucune philosophie ou religion dualiste ne sait réellement mettre l'homme face à sa propre mort. Ou bien il est engagé à l'ignorer dans une fuite en avant, ou bien à la sacraliser dans l'attente de réincarnations ou résurrections promises.

Pour Jésus, la mort est bien là, il ne propose aucun faux fuyant, mais pose une question : *Avez-vous donc dévoilé le commencement pour que vous cherchiez la fin ? Car là où est le commencement, là sera la fin.* (log. 18)

Autrement dit : Pouvez-vous affirmer et situer votre propre naissance ? Et si vous ne le pouvez pas, vous êtes le non-né, et si vous êtes le non-né, comment pouvez-vous mourir ?

En parlant ainsi, Jésus démasque et dissipe « l'ignorance », et par là, supprime l'angoisse dont elle est l'origine.

L'ignorance se manifeste sous de multiples formes, la plus courante étant de prétendre voir là où c'est obscur, et ne rien voir là où est la lumière. Les Bouddhistes appellent cela confondre le serpent avec le rouleau de corde, donc se laisser impressionner par une illusion.

L'illusion principale, celle qui contient toutes les autres, est celle qui consiste à se croire une personne distincte et séparable de l'UN, autrement dit « la dualité ». A la longue, l'ignorance provoque une sorte de désespérance qui s'apparente à la mort ou qui fait goûter de la mort, et c'est cela que Jésus, qui s'inscrit dans la grande tradition non-dualiste, veut m'éviter par des paroles comme celle-ci :

Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre devant vous, et le Vivant issu du Vivant ne verra ni mort ni peur parce que Jésus dit : Celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui (log.111).

André



INCIPIIT et LOGION 1

La gnose est intemporelle et universelle. Chacune de ses expressions localisée dans le temps peut apparaître teintée par les circonstances, l'époque, le milieu et l'histoire, mais elle n'en reste pas moins la même et l'unique dans son essence. Tous ceux qui au cours des temps l'ont atteint se sont trouvés Origine inaltérable, singulière, antérieure aux changements et aux caractéristiques, aux nuances et aux distinctions. Et aujourd'hui comme au temps de Jésus, l'expression de la Gnose reste cachée. On ne saurait la trouver en 1^{ère} page des journaux à grand tirage, elle n'a pas sa place dans les médias. Il ne saurait d'ailleurs en être autrement. Le monde est le produit du mental et est comparable à un cadavre, la Gnose les transcende totalement et elle est la Vie.

Jésus dit ses paroles à ceux qui sont dignes d'elles. Dans la mesure du possible, il évite toute publicité en direction des autorités, des fonctionnaires des institutions établies et de leurs ouailles. En même temps, il ne peut se taire et ne met pas une lampe allumée sous un boisseau. De toute façons, ces paroles-là ne proposent pas une description sensorielle ni intellectuelle de la Vie, ce qui est totalement impossible, mais elles demandent à celui à qui elles sont destinées de leur trouver l'interprétation juste. Non seulement, tout le monde n'a pas la chance de les entendre, mais en plus, les entendre ne suffit pas systématiquement. Seule, leur interprétation (au singulier : il n'y en a qu'une) permettra d'échapper à la mort.

Alors là, le mental est fortement tenté, soit de fuir, soit de se lancer au galop dans l'analyse et l'édification de réponses visant à faire entrer les paroles de l'Éveillé dans le cadre du système fondateur de la personne. Mais la Vie s'éprouve et ne se conçoit pas, tandis que la personne est une conception en soi. L'interprétation qui est à trouver n'est

pas de nature conceptuelle. Ce n'est pas une idée, ce n'est pas une image. Par contre, son pouvoir est grand, puisqu'elle permet de ne pas goûter de la mort.

Jésus touche dès le 1^{er} logion ce qu'il y a de plus sensible dans l'âme humaine, l'idée de son terme, mais aussi si le niveau de conscience le permet, il touche ce qui aspire à l'intensité de la Vie, à se sortir du non-vivre, à se libérer de ce qui contraint au quotidien à manger de ce qui est mort. Déjà dans le 1^{er} logion, il y a deux interprétations aux perspectives inégales. L'un verra simplement l'évocation du terme de son existence, l'autre saisira que l'existence elle-même sans la Vie est déjà la mort, ce qui a l'avantage d'être actuel. La mobilisation peut se faire tout de suite. Ces paroles doivent trouver un écho vital dans le corps.

Christian



INCIPIIT

Paroles cachées.

Pourquoi Jésus a-t-il dit des paroles cachées ? A qui, dans quel contexte ? Les a-t-il dites à quelques privilégiés ? Les a-t-il prononcées en public, mais dans une forme qui reste incompréhensible à la plupart ?

Pourquoi ce texte est-il resté caché pendant des siècles ?

Pourquoi suis-je tombé dessus il y a quelques années ?

Et pourquoi ces paroles m'ont-elles frappé et ne m'ont-elles plus quitté ?

Pourquoi ? Pourquoi ?

M'a-t-il fallu vivre aveugle pendant des dizaines d'années, ou même des centaines de vies, pour que d'appelé je devienne élu ?

Et alors, saisir le sens d'une parole cachée, devient un privilège et dénote une connivence, une attirance merveilleuse. C'est la découverte du trésor.

J'aurais tendance à remercier celui qui m'a choisi, appelé, élu. Mais ce serait me confirmer dans la dualité, puisque Je me suis choisi moi-même.

Cette constatation arrête le mouvement et toutes ses questions, et à l'instant apparaît le repos dans la joie et le bonheur.

Je reste caché et mes paroles aussi.

Pour cela il faut être Vivant.

Léon



RECHERCHES

H.L. W. POONJA

(suite Cahier 101)

Le Maharshi m'avait envoyé au Pendjab afin que j'accomplisse mon devoir. C'était typique de sa part, car il ne permettait jamais que ses disciples abandonnent leurs responsabilités familiales. En me disant : « Je suis toujours avec vous où que vous soyez » il m'envoyait remplir mes obligations. Je n'avais à ce moment saisi que la signification philosophique de sa remarque. Il ne m'était pas venu à l'esprit que j'allais également être physiquement sous sa garde et sa protection. Et pourtant c'était manifestement le cas. Il m'avait indiqué l'endroit où je devais m'asseoir dans le train. Pendant plus de vingt heures après le massacre je restai dans un wagon musulman sans être reconnu, malgré mes oreilles percées et le *Om* sur ma main qui étaient des marques hindoues classiques. Au milieu d'une anarchie totale, j'avais obtenu des places pour ce grand contingent qu'était ma famille et je l'avais sortie du danger par le tout dernier train qui quitta Lahore pour l'Inde. Les voies de chemin de fer qui traversaient la frontière furent arrachées après l'indépendance et la frontière fut fermée.

J'emmenai ma famille à Lucknow, car j'y avais un ami que j'avais connu à l'époque où j'étais dans l'armée et je savais que je pouvais compter sur lui. Grâce à lui, je pus trouver un logement convenable. Il était hors de question que je retourne chez le Maharshi, car j'étais l'unique travailleur potentiel du groupe. Les réfugiés qui fuyaient le Pakistan pour émigrer en Inde étaient tous dépossédés de leurs biens. Même les bijoux personnels étaient saisis. Arrivant en Inde avec pas grand chose d'autre que les vêtements que nous portions, il m'incombait de nourrir, d'habiller et de reconforter ce vaste groupe de réfugiés sans ressources. Ayant écouté le Maharshi pendant plusieurs années, je connaissais par cœur le conseil qu'il donnait aux chefs de famille : « Demeurez en tant que le Soi et faites votre devoir dans le monde sans y être attaché d'aucune façon ». Au cours des quelques années qui suivirent, j'eus largement l'occasion de mettre en pratique cette philosophie.

Il me fallait travailler jour et nuit pour maintenir ma famille en vie. J'ai toujours été un homme fort, solide et dans ma jeunesse, un bon lutteur. Mais même avec toute cette force à ma disposition, il m'était extrêmement difficile de satisfaire tous les besoins et toutes les attentes de trente-quatre personnes à charge échouées dans un pays inconnu. Le fait que ma famille ne ressentait nullement le besoin d'économiser ne m'aidait pas. Les rares fois où je rentrais chez moi, je trouvais une pleine maisonnée de femmes buvant du thé et faisant frire des montagnes de *pakora*. Je me souviens que je leur achetais pratiquement un bidon de dix-huit litres d'huile de cuisson par semaine.

Le soir du 14 avril 1950, à 20h47, alors que je marchais dans les rues de Lucknow, je ressentis tout à coup un violent spasme dans la poitrine qui faillit me mettre à terre. Je crus que c'était un genre de crise cardiaque. Quelques secondes plus tard, je vis des gens montrer du doigt un gros météore qui traversait le ciel. Ce fut ce météore qu'aperçurent des milliers de personnes dans toute l'Inde dans les secondes qui suivirent la mort du Maharshi. Un grand nombre d'entre elles ont dit qu'elles surent instinctivement que l'apparition du météore signifiait que le Maharshi était mort. Cette idée ne me vint pas à l'esprit sur le moment. Je n'appris sa mort que le lendemain en écoutant les informations à la radio.

Il me reste un dernier épisode à raconter avant de terminer l'histoire de ma relation avec mon Maître. Bien des années plus tard, alors que j'étais assis au bord du Gange, j'eus une extraordinaire vision de moi-même, du soi qu'avait été H.W.L. Poonja dans toutes ses incarnations à travers le temps. J'observais le soi se déplacer de corps en corps, de forme en forme. Il passa par les plantes, par les animaux, par les oiseaux, par des corps humains, chacune de ces formes étant située à des époques différentes et dans des lieux différents.

La séquence fut extraordinairement longue. Des milliers et des milliers d'incarnations, dans un laps de temps couvrant des millions et des millions d'années, m'apparurent. Pour terminer, mon propre corps apparut dans la dernière séquence, suivi bientôt de la forme radiieuse de Sri. Ramana Maharshi. Puis la vision cessa. L'apparition du Maharshi avait mis fin à cette succession apparemment sans fin de naissances et de renaissances. Après son intervention dans ma vie, le soi qui avait pris en dernier lieu la forme de Poonja ne pouvait plus se réincarner. Le Maharshi l'avait détruit d'un seul regard.

Alors que j'observais les interminables incarnations se dérouler sous mes yeux, je vivais également le temps progressant à une vitesse normale. C'est-à-dire qu'il me semblait réellement que des millions d'années étaient en train de s'écouler. Malgré tout, lorsque je revins à mon état normal de conscience, je me rendis compte que cette vision n'avait duré qu'un instant. Quelqu'un peut rêver durant toute une vie, mais lorsque cette personne se réveille, elle sait que le temps écoulé dans le rêve n'est pas réel, pas plus que les personnages du rêve ni le monde qu'ils habitent. Tout ceci est reconnu instantanément au moment du réveil. D'une manière similaire, lorsque quelqu'un s'éveille au Soi, il sait instantanément que le temps, le monde et la vie que l'on semble vivre sont irréels. La vision au bord du Gange fit apparaître cette vérité à mes yeux de façon très frappante. Je sus que toutes mes vies dans le samsara étaient irréelles et que le Maharshi m'avait éveillé de ce cauchemar imaginaire en me révélant mon vrai Soi. A présent, libéré de ce samsara ridicule et m'exprimant depuis le point de vue du Soi, seule et unique réalité, je puis dire ; « Rien n'a jamais existé, rien ne s'est jamais passé ; seul le Soi immuable et sans forme existe ». Ceci est mon vécu et c'est ce que vivent tous ceux qui sont arrivés à la réalisation.

Il y a quelques mois, lors d'un des satsang que je donne à Lucknow, quelqu'un m'a fait parvenir une note qui se terminait ainsi : « Mes plus humbles respects et toute ma gratitude à vous et tout particulièrement à celui qui fut un disciple de Ramana Maharshi ».

Je ne pus laisser passer cela. « Pourquoi dites-vous 'fut' ? » m'exclamais-je ! « Corrigez s'il vous plaît cette faute de grammaire ! Corrigez cette faute ! *Je suis* son disciple ! Il *est* mon Maître. Comment puis-je l'expédier dans le passé ? Pour le Maître n'existent ni passé ni futur. Il n'y a même pas de présent, car il a transcendé le temps. »

En 1947, au moment où je l'ai quitté physiquement, il m'a dit : « Je suis avec vous où que vous soyez ». C'était une promesse et c'est ce que je constate. Il n'existe plus de personne qui réponde au nom de Poonja. Là où elle était, il n'y a plus que du vide. Et c'est dans ce vide que resplendit le 'Je', le 'Je' qui est ma réalité, le 'Je' qui est mon Maître, le 'Je' dont il m'assura qu'il serait toujours avec moi où que je sois. A chaque fois que je parle, ce n'est pas une personne nommée Poonja qui parle, c'est le 'Je' qui est le Maharshi qui parle, le 'Je' qui est le Soi dans le Cœur de tous les êtres.

J'essayai d'expliquer cela à la personne qui m'avait fait parvenir la note. « Qui suis-je ? Que suis-je ? Je ne pense jamais que c'est moi, Poonja, qui parle. C'est lui, le Maharshi, le Maître qui parle. Si jamais je pensais que c'est cette personne appelée Poonja qui vous parle, je n'aurais aucun droit d'être assis là, car tout ce qui sortirait de ma bouche serait faux. C'est mon propre Maître qui parle ; c'est votre propre Maître qui parle. C'est votre propre Cœur qui parle ; c'est votre propre Soi qui vous parle. Il n'y a personne ici qui prétende être un intermédiaire. Il n'y a personne ici qui prétende avoir eu un jour un Maître qui s'appelait 'Sri Ramana Maharshi'. Il n'y a que le vide, et au sein de ce vide, le 'Je' qui est (et non *était*) mon Maître, parle.

Je suis placé ici pour vous présenter mon instructeur et son enseignement. C'est lui l'instructeur, pas moi. Il est votre propre Soi. Il est l'instructeur du monde. Il fut l'instructeur avant même que vous le connaissiez. Il était là, il vous attendait, souriant au sein de votre Cœur. Maintenant c'est lui qui vous attire, et non moi. Moi, Poonja, je ne fais en aucune façon partie du paysage ».

Poonja est parti pour de bon, mais le Maître demeure et demeurera toujours. Il est en mon Cœur en tant que mon propre Soi impérissable. Lui seul existe, il est le 'Je' resplendissant.

Traduit par Nathalie MAROGER



H.W.L. POONJA : LE RENONCEMENT

extrait de « The Truth is », p. 281 - 284
(suite des Cahiers 100 et 101, et fin de ce chapitre)

Visiteur (V.) : *Comment peut-on développer sa foi dans la Volonté Divine ?*

Poonja (P.) : Maintenant la foi n'est pas nécessaire : vous n'avez besoin ni de Volonté Divine, ni de volonté individuelle. Vous êtes libre de faire n'importe quoi sans recourir à la volonté, parce que les choses adviennent d'elles-mêmes. La foi suppose qu'il y ait une autre personne et qu'elle soit digne de foi, mais qui est cette personne ?... Regardez ce marbre. Pour votre commodité on en a fait un revêtement de sol, et il vous porte. Pourtant de ce marbre, de ce même marbre, vous voudriez faire une statue de Dieu qui puisse être vénérée. C'est la même pierre, et vous invoquez la pierre pour qu'elle vous accorde la Grâce !! Bref, toutes ces volontés incohérentes ne sont que des concepts logés dans votre mental.

V. : *La Volonté Divine est-elle aussi un concept ?*

P. : Il n'y a pas de Divin, c'est vous qui l'avez créé... Les prêtres des églises vous ont mis cette idée dans la tête. Ainsi vous avez emprunté « votre » foi à d'autres personnes...

Dieu est votre création. Et par surcroît vous vous êtes créé vous-même en tant qu'être séparé, dans le but de pouvoir disserter sur le Divin !... Dieu ne peut être ni objectivé, ni vu. Il est le voyant, au-delà des objets. Remontez jusqu'à Cette Puissance Suprême. Cela, Vous l'Êtes. Cela JE SUIS.

V. : *Pendant un instant je n'ai plus senti de séparation.*

P. : Cette absence de séparation est l'abandon à Cela. Dès que vous vous livrez à Cela, vous devenez Cela. Il n'y a pas de séparation. Aucun « jîva », aucun être vivant incarné n'a pris naissance, les individus n'ont jamais vu le jour. Deux n'est pas. Là où il y a dualité, il y a tricherie. Aucune dualité n'apparaît en Cela, car Seul Cela Est. Cette Etre Est Moi !

V. : *J'ai le sentiment que l'existence prend soin de moi tout comme elle veillait sur le roi Janaka.*

P. : Croire que l'Existence vous protège comme le fait une mère, c'est la foi la plus haute. Ainsi fiez-vous entièrement à l'Existence. Il suffit d'être détendu et vous n'aurez rien à craindre. Vous n'arriverez à cette relaxation que par la connaissance de votre propre Soi. Devant quelqu'un ou quelque chose d'autre vous n'êtes pas à l'aise, mais quand vous voyez votre propre Soi, c'est le repos dans la détente. Pas la peur.

V. : *Un gouffre tourbillonnant exerce sur moi une attirance puissante et il n'y a pas d'issue. S'il vous plaît, Poonjaji, accordez-moi votre protection.*

P. : Les gens redoutent les tourbillons à juste titre, car généralement on ne revoit plus à la surface les bateaux qui ont le malheur de s'y engager. Aussi je vais vous donner un bon conseil : s'il y a un tourbillon, si vous êtes exposé à cette menace et si vous êtes un navigateur résolu, alors débarrassez-vous des rames et brisez le mât. Faites-le et la coque du bateau sera en sécurité. Oubliez la navigation, le batelier, les avirons et le gréement. Alors le tourbillon lui-même prendra soin de vous comme personne d'autre ne peut le faire. Mais vous devez impérativement jeter par-dessus bord tout l'appareillage superflu. Et vous ferez bien de rejeter l'ego qui répète sans arrêt : « Oui, oui, je veux atteindre la rive ! » et « Je dois échapper au tourbillon ! » L'énergie des mains et des bras, ainsi que l'acharnement du navigateur, se mobilise toujours pour atteindre des objectifs et poursuivre des chimères qu'il faut abandonner ! Suivez mon conseil, et vous éprouverez tout de suite un profond sentiment de sécurité. Si vous lâchez tout, ce tourbillon lui-même va vous protéger. Alors vous ne risquez plus de couler : de toute sa force, il vous porte !

L'univers est un tourbillon. Tous les êtres vivants sont en difficulté. Le cycle de la naissance, de la mort et de la renaissance (« samsâra ») est un tourbillon qui emporte tout le monde. Prenez les meilleurs maîtres d'équipage, et Alexandre le Grand lui-même, ils ont tous été envoyés par le fond. La seule manière d'échapper à la noyade, c'est de décrocher, d'aller voir une personne, pour apprendre de sa bouche comment ne pas utiliser votre force et comment lâcher prise. Cette démarche vous sauvera.

V. : *Que puis-je faire pour vivre dans la Félicité, sans arrêt et sans entraves ? Après de nombreuses heures de bonheur silencieux, je me sens attiré par le renoncement ininterrompu. Aidez-moi, s'il vous plaît, à m'abandonner entièrement au Soi et à rendre inoffensif le serpent de l'arrogance.*

P. : Il faut absolument vous abandonner au Maître Intérieur, au « Satgourou ». Votre confiance devrait être semblable à celle d'un chaton. La mère chat tient fermement ses petits et les emmène dans toutes ses ballades. Et un chaton ne s'inquiète de rien.

Par contre le bébé du singe doit s'accrocher lui-même à sa mère. Dès la naissance il doit à tout prix la tenir par la taille ; il a toujours peur et ça se voit dans ses yeux. Quand la mère se balance d'une branche à l'autre, le petit a peur de tomber, et parfois j'en ai vu tomber. Abandonnez-vous plutôt comme un chaton !

Ce n'est pas une question de temps car cet abandon ne prend qu'une seconde. En un rien de temps on se nettoie de toutes les erreurs commises pendant plusieurs millions d'années : le fait d'assister au Satsang nous place devant cette Beauté-là. Le Satsang est un radeau qui vous fait traverser l'océan du samsâra. Bien sûr il y a des requins et ils attendent de pouvoir vous dévorer, mais n'ayez pas d'inquiétudes. Le radeau est très sûr, c'est un excellent véhicule. Aucune misère ne peut vous atteindre.

V. : *Entre le renoncement complet et le fait de recevoir la vie d'une manière passive, il y a, me semble-t-il, une grande différence. Je désire me livrer entièrement à l'Amour, la*

Vérité, la Source. Rien d'autre n'a d'importance dans l'univers. Pouvez-vous me guider vers le renoncement complet ? Acceptez, s'il vous plaît, l'expression de ma gratitude, parce que mon regard a rencontré le vôtre et que mon cœur en reste bouleversé.

P. : Aimer quelqu'un, et n'aimer personne d'autre en même temps, c'est le renoncement complet. On peut bien sûr imaginer tout autre chose, un cas manifeste de demi-renoncement. Par exemple, vous jetez votre dévolu sur une jeune fille, vous promettez de lui céder votre fortune et vous lui faites des serments à n'en pas finir. Supposons que ce soit faux : vous ne dites pas la vérité, puisque vous racontez les mêmes histoires à la femme de votre voisin. Voilà un bel exemple de renoncement partiel ! Une nuit vos compagnes vont se rencontrer, elles découvriront qu'elles partagent le même homme et que vos promesses sont mensongères. C'est de la déloyauté.

Au moins soyez toujours honnête avec votre Soi.

De toutes façons il connaît tout, tout ce qui advient dans vos états de veille, de rêve et de sommeil.

Pouvez-vous cacher vos torts au Témoin de toutes les actions ?

Alors soyez honnête et dites : « Que Ta volonté soit faite ! »

Selon Sa volonté uniquement, activez votre mental, vos sens et l'énergie nécessaire à vos entreprises.

Comprenez-vous maintenant ce qu'est l'honnêteté envers votre propre Soi ?

V. : *Je remets mon ignorance entre vos mains.*

P. : Renoncer à l'ego et à l'ignorance, c'est tout ce que vous avez à faire. Rien de plus. Alors la Grâce va vous prendre dans ses bras instantanément. La plupart des gens sont incapables d'abandon. Ils se contentent d'en parler, mais ils ne le pratiquent pas effectivement.

Je me souviens d'une personne qui avait interrogé le Maharshi à propos du renoncement à l'ego. L'homme avait demandé : « Est-ce que l'abandon total est vraiment indispensable pour le disciple qui veut connaître le Soi ? Je n'y arrive pas complètement parce que j'ai d'autres responsabilités à prendre en charge. Bien que je sois Ici à Tiruvannamalai, j'ai l'esprit à la maison ». Le Maharishi avait répondu : « Si le renoncement total est hors de votre portée, le renoncement partiel aussi fera l'affaire ».

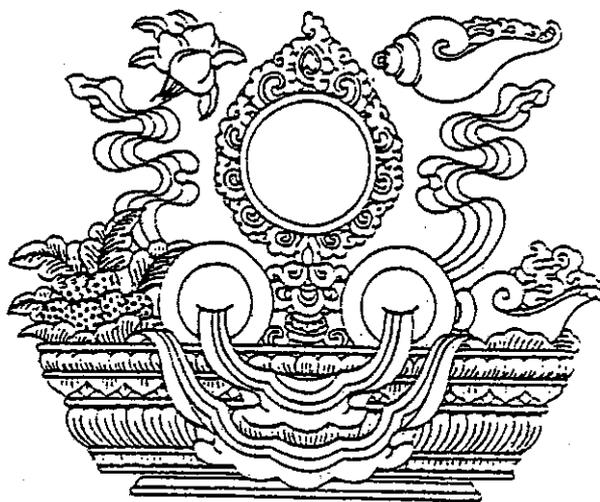
Donc l'abandon partiel peut convenir, et progressivement cette « partialité » finira par disparaître ! Alors vous recevrez le « prasâd », le présent du Maître et sa bénédiction. Mais, en ce qui concerne l'Enseignement du Gourou, je voudrais ajouter une chose : vous devez le recevoir sans le moindre doute. Alors et alors seulement, il pourra s'allumer en vous comme une traînée de poudre. Voilà le renoncement complet. Il en va du renoncement partiel comme du bois mouillé qu'on essaie d'enflammer avec des allumettes. Combien de temps perdu et d'efforts ! Et combien de boîtes d'allumettes vous faudra-t-il au juste pour sécher le bois ? Bien sûr il finira par brûler, et vous vous retrouverez là en train de tousser, au milieu d'un grand nuage de fumée ! Vous finirez par comprendre que le renoncement complet est préférable à un renoncement fumeux !

V. : *Je connais cette expérience de l'immensité, où je deviens l'espace même. Pourtant je ne me sens pas à l'abri des sollicitations de l'ego.*

P. : Demeurez dans cet Espace, explorez-le en profondeur. Et ne faites pas d'efforts, ne pensez pas.

P. : Oui, vous voyez. Et dans le cas présent Voir et Être ne font qu'Un. (« This seeing is Being ».) Quand vous vous servez de vos yeux pour regarder les objets, c'est de la distraction. Mais la Vraie Vision Est la plénitude de l'Être, et cette Vision se fait avec d'autres yeux. Tout dépend des yeux dont vous comptez vous servir. La vraie vision n'a rien à voir avec les yeux. Cette Vue et cet Être émanent de l'intériorité. A condition de faire le bon choix, vous Verrez toujours par le même œil, que vous regardiez au-dedans ou au-dehors. Il n'y aura plus de différence entre samsara et nirvâna. Cet œil il est sans limitations, sans dedans ni dehors. Renoncez donc à vous servir toujours de cette paire d'yeux, et l'œil Véritable s'ouvrira et vous jouirez de cette Vue Divine, où Voir et Être ne font qu'Un.

Traduit par Jean COUVRIN
11/05/00



L'ÉVEILLE DE SOLYME
OU
ÉVANGILE SELON JUDAS
(suite)

Judas :
L'homme de science,
le philosophe, le savant,
le théologien, le littérateur,
tous les hommes intelligents.

Malcolm de Chazal
Sens Magique

TROIS VERSIONS DE JUDAS

Dans *Fictions*, ouvrage qui lui valut une gloire universelle, Jorge Luis Borges imagine la folle entreprise d'un théologien scandinave du début du XX^{ème} siècle, un certain Nils Runeberg. Ce dernier se serait inspiré du *Judas Iscariote* de l'écrivain anglais Thomas de Quincey, selon lequel Judas a seulement voulu forcer la main à Jésus pour qu'il proclame sa divinité et chasse les romains. La première édition en 1904 du *Kristus och Judas* de Nils Runeberg porte cette épigraphe catégorique : *Non pas une seule mais toutes les choses que la tradition attribue à Judas Iscariote sont fausses* (De Quincey, 1857).

Runeberg suggère une justification métaphysique au geste de Judas. Celui-ci ne peut avoir été fortuit. Au sacrifice du Verbe qui consent à se faire chair, doit correspondre le sacrifice d'un disciple du Verbe qui accepte de s'abaisser au comble de l'infamie : *Judas Iscariote fut cet homme... Judas, le seul parmi les apôtres, pressentit la secrète divinité et le terrible dessein de Jésus... Judas reflète Jésus en quelque sorte. De là les trente deniers et le baiser ; de là la mort volontaire, pour mériter encore davantage la Réprobation.*

Face à la levée de boucliers et aux anathèmes de ses confrères de toutes les confessions, Nils Runeberg est amené à réécrire son livre. Abandonnant le terrain de la théologie, il s'en remet à des raisons d'ordre purement moral. Jésus, après tout, n'avait nul besoin d'un homme pour racheter l'humanité. Mais si Jésus a choisi Judas comme apôtre, on ne peut imputer à ce dernier des mobiles aussi vils que la cupidité. On ne peut interpréter ses actes sans tenir compte de sa dignité apostolique. Seul un excès d'ascétisme aurait pu le faire choir aussi bas. Au lieu de mortifier sa chair pour la gloire de Dieu, Judas décide de mortifier son esprit et de renoncer à tout, y compris au Royaume des Cieux : *Il agit avec une gigantesque humilité : il se crut indigne d'être bon... Judas rechercha l'enfer, parce que le bonheur du Seigneur lui suffisait. Il pensa que la félicité, comme le bien, est un attribut divin et que les hommes ne doivent pas l'usurper.*

En 1909, Nils Runeberg publie l'ultime aboutissement de ses recherches : *Den Hemlige Frälsaren*. Si Dieu, conjecture notre théologien, s'est abaissé à être un simple mortel, rien ne doit entacher la perfection de son sacrifice qu'il serait blasphématoire de limiter à l'agonie d'un soir sur la croix. Si Jésus a voulu assumer toutes les limitations d'un corps physique, il

est permis d'en déduire qu'il a pu pécher et se perdre. Jésus ne peut être pleinement homme que s'il est capable du mal. Dieu n'a pu assumer sa nature humaine qu'en se faisant le dernier des hommes : *Pour nous sauver, il aurait pu choisir n'importe lequel des destins qui trament le réseau perplexe de l'histoire ; il aurait pu être Alexandre ou Pythagore ou Rurik ou Jésus ; il choisit un infime destin : il fut Judas.*

Nils Runeberg voit dans l'indifférence qui accueille cette révélation, la meilleure confirmation de ses thèses. Il devient la proie des plus terribles malédictions. Dieu ne veut pas que son terrible secret soit divulgué. Quel châtement attend celui qui a découvert son véritable Nom ? La folie ou la mort ? Ou les deux à la fois ? *Ivre d'insomnie et de dialectique vertigineuse, Nils Runeberg erra dans les rues de Malmö, en suppliant à grands cris que lui soit accordée la grâce de partager l'Enfer avec le Rédempteur* (Borges, Œuvres complètes, I, La Pléiade, Gallimard, p. 542 - 546).

*

L'EVANGILE SELON SARAMAGO

Dans son roman, « L'Évangile selon Jésus-Christ », José Saramago imagine un Dieu d'Israël guère différent d'un Diable qui apparaît comme son complice et son double. Et le dessein satanique de ce dieu pervers est d'utiliser son fils pour étendre sa domination sur toute l'humanité. Malgré l'amour profond qu'il vit avec Marie de Magdala, Jésus sera contraint de devenir l'instrument de la volonté paternelle. Jésus, ce fils de Dieu qui ne voulait pas l'être, devient la victime sacrificielle de ce totalitarisme absolu qu'est l'idée même de Dieu.

Investi d'un destin qui le dépasse, Jésus envoie ses disciples annoncer, deux par deux, l'arrivée prochaine du règne de Dieu. Lui-même refuse de répondre à ceux qui voient en lui le Messie. Bien que les foules accourent pour le rencontrer, il préfère se dire Fils de l'Homme. Il appelle certes Dieu son Père, mais ce père est aussi celui de toute l'humanité. Parmi tous ses disciples, deux apôtres font couple, Thomas et Judas. Eux seuls amènent Jésus auprès du Baptiste. Eux seuls assistent à son baptême : *Pierre dit : Es-tu le Messie que Jean est venu annoncer, et Jésus, sans cesser de tracer des lignes dans la poussière, C'est toi qui le dis, pas moi, à moi Dieu a dit seulement que j'étais son fils... Je vais aller chercher Jean... J'irai seul, seul avec Thomas et Judas Iscariote, et à Judas, Comment est-il... Il ressemble bien plus au Messie que moi, dit Jésus* (p. 446).

La réputation de Jésus qui accomplit presque malgré lui miracles sur miracles se répand. Les grands prêtres commencent à redouter que ce Fils de l'Homme ou de Dieu provoque des désordres. C'est dans un climat pré-insurrectionnel qu'éclate la nouvelle de l'exécution de Jean Baptiste. Cette annonce consterne les disciples. Comment un prophète de la taille du Baptiste a-t-il pu être mis à mort pour des motifs aussi sordides que l'adultère d'Hérode, chose somme toute assez banale, et non pour la seule gloire de Dieu ? Si Dieu a envoyé Jean proclamer la venue du Messie, pourquoi laisse-t-il s'avilir ses propres desseins ? Judas en colère apostrophe Dieu : *... ne me rétorquez pas que Dieu sait et que nous ne*

pouvons savoir, parce que moi je vous répondrai que ce que je veux savoir c'est précisément ce que Dieu sait. Un froid de peur parcourut toute l'assemblée comme si l'ire du Seigneur était déjà en chemin pour venir foudroyer l'outrecuidant et aussi tous ceux qui ne lui avaient pas immédiatement fait payer le blasphème. Or comme Dieu n'était pas présent pour donner satisfaction à Judas Iscariote, le défi ne pouvait être relevé que par Jésus, qui était le plus proche du suprême interpellé (p. 462).

C'est donc Judas qui fait comprendre à Jésus qu'il est temps d'accomplir son devoir. Et c'est Jésus qui prévient les disciples qu'il leur faudra eux-aussi mourir pour la cause de Dieu. Pour que s'accomplisse le sacrifice du Fils et la volonté de Dieu, il faut que l'un d'entre eux aille le livrer. Tous les disciples se récusent, sauf un, Judas : *J'irai, si telle est ta volonté. Les autres l'empoignèrent, déjà des couteaux sortaient d'entre les plis des tuniques, quand Jésus ordonna : Lâchez-le, que personne ne lui fasse de mal. Puis il se leva, le serra dans ses bras et le baisa sur les deux joues. Va, mon heure est ton heure. Sans un mot, Judas Iscariote lança un pan de son manteau par-dessus son épaule et, comme si la nuit l'avait englouti, il disparut dans l'obscurité (p. 465).*

Judas peut donc mourir en paix, avec le sens du devoir accompli.

(*) José Saramago, L'Évangile selon Jésus-Christ, trad. G. Leibrich, Points/Seuil.

*

SAINT JUDAS : JUDAS ET LES CHERCHEURS DE VÉRITÉ

Mais ces démarches, pour belles et émouvantes qu'elles soient sur le plan littéraire, ne sont en fin de compte rien d'autres que de simples fictions. Sauf chez Nikos Kazantzaki, Judas reste un traître quelles que soient les raisons de son forfait. Il mérite donc de demeurer au fin fond de l'enfer, à la place que lui assigne Dante dans sa « Divine Comédie » : *L'âme qui a la plus âpre peine est Judas Iscariote (Enfer XXXIV, 61-62). L'horreur de son crime n'est encore rien : Judas a de surcroît commis le seul péché qui ne puisse être remis, celui contre l'esprit. En refusant le pardon et en se suicidant, il continue à crucifier le Christ jusqu'à la fin des temps : Voilà le péché impardonnable, dans ce monde et dans l'autre. C'est celui de l'homme qui, en méprisant ma miséricorde, n'a pas voulu être pardonné. C'est pourquoi je le tiens pour le plus grave, et c'est pourquoi le désespoir de Judas m'attrista plus moi-même et fut plus pénible à mon fils que sa trahison. Aussi les hommes seront-ils condamnés pour ce faux jugement qui leur fit croire que leur péché était plus grand que ma miséricorde, et c'est pourquoi ils seront punis avec les démons et éternellement tourmentés avec eux (Catherine de Sienne, Livre des dialogues, Seuil, XXXVII).*

Marqué du sceau de l'infamie, Judas est dans l'inconscient collectif le prototype du traître. Si Lanza del Vasto lui consacre un ouvrage, Carl Gustav Jung, en pleine dépression à la suite de sa rupture avec Sigmund Freud, se reconnaît dans ce personnage honni entre tous.

Il consacre un chapitre de la « Psychologie de l'inconscient » à Judas et raconte l'un des ses rêves au cours duquel il vit les douze apôtres de la psychanalyse renier l'un après l'autre leur maître, évoquant ainsi pour lui un personnage bien vivant, coupable lui aussi d'avoir trahi son maître. Inconsciemment Jung ne désirait-il pas la mort de Freud ?

Mais un archétype n'est qu'un modèle mythique. Quelle vérité se cache derrière le mythe ? Les chercheurs de vérité n'auraient-ils pas eux-aussi médité sur ce thème, riche entre tous ?

Fasciné par la dialectique éternelle du Bien et du Mal, du Diable et du Bon Dieu, Alan W. Watts voit en Jésus et Judas les deux termes de toute dualité. Opposés mais indissociables, l'un ne saurait exister sans l'autre : *Imaginez la réaction des consciences chrétiennes si on leur disait que, derrière la scène, Dieu et le Diable sont les meilleurs amis du monde et qu'ils n'ont choisi ces deux rôles opposés que pour mieux se livrer à un grand jeu cosmique. C'est bien ainsi pourtant que l'on considérait les choses à l'époque où fut écrit le Livre de Job. Satan y joue simplement le rôle du ministère public près le Tribunal des Cieux, serviteur de la justice aussi loyal que peut l'être l'advocatus diaboli au Vatican... Dans le même ordre d'idées, il me semble difficile de lire le récit de la Cène sans en retirer l'impression que Jésus a donné l'ordre à Judas de le livrer* (Psychotherapy East and West, Vintage books, p. 35). Alan W. Watts savait-il qu'il existe tout un courant spirituel qui pour ces raisons voit en Judas un Saint ? Ce courant est d'abord représenté par les Caïnites qui détenaient un « Évangile de Judas » et prétendaient, selon Irénée, *que Caïn était issu de la Suprême Puissance, et qu'Esau, Coré, les gens de Sodome et tous leurs pareils étaient de la même race qu'Elle : pour ce motif, bien qu'ils aient été en butte aux attaques du Demiurge, ils n'en ont subi aucun dommage, car la Sagesse s'emparait de ce qui, en eux, lui appartenait en propre. Tout cela, disent-ils, Judas le traître l'a exactement connu, et parce qu'il a été le seul d'entre les disciples à posséder la connaissance de la vérité, il a accompli le « mystère de la trahison »* (Adv. Haereses I, 31, 1). Parmi ceux qui ont préconisé la canonisation de Judas, citons l'empereur byzantin Michel II, et plus près de nous certains quietistes russes et polonais.

Jésus donne un ordre à Judas. Il lui confie une mission que celui-ci s'empresse d'accomplir. Mais en quoi peut bien consister celle-ci ? Carlo Suarès et Gurdjieff jettent une lumière neuve sur ce point demeuré obscur pendant vingt siècles. Mais que sont les siècles face à l'éternité ?

Dans « La Bible restituée » (Mont Blanc, p. 243), Carlo Suarès explicite le récit de Jean (13, 21-27) : *Ce texte est si simple et si clair qu'il faut être obstinément aveugle pour l'interpréter comme on le fait. Jésus qui, nous le savons, ne peut pas se livrer lui-même, enverra l'un des siens le livrer, lui, lumière, aux ténèbres du monde. Ce « livreur », celui qui sera chargé de cette « livraison » sera le porteur de cette lumière, et ceux qui le recevront, en le recevant, recevront YHWH. Cette mission extraordinaire sera confiée à un des douze. Elle sera si exaltée que les apôtres, loin de penser qu'elle échoira à Judas, se regardent, ne sachant qui sera l'élu... Jésus répond que c'est avec qui il communiera, et,*

n'en déplaie à deux mille années de succession épiscopale, le seul avec qui il communique est Judas.

Pour Carlo Suarès, « rejeter Judas, c'est rejeter Jésus ». Judas communique avec Jésus, alors que Pierre renie Jésus et trahit Judas : *Pierre, en nommant apôtre l'obscur Matthias en remplacement de Judas, et en répétant des calomnies au sujet de ce dernier, n'a rien compris. C'est bien lui qui a trahi. Judas, en livrant aux ténèbres la lumière que les ténèbres n'avaient pas reçues, a fait ce que le Rabbi ne pouvait faire. Il l'a accompli* (Mémoire sur le retour du Rabbi qu'on appelle Jésus, R. Laffont, p. 65).

Dans ses « Récits de Belzébuth à son petit-fils » (Ed. du Rocher II), Gurdjieff nous rapporte ce qui s'est réellement passé, selon lui, le jour de la Cène. Il nous éclaire aussi sur le sens et la portée de la mission dont Judas s'est chargé. Grâce à l'intelligence, l'ingéniosité et la présence d'esprit de « ce disciple dévoué, aimé de Jésus-Christ », le Maître réussit à donner aux apôtres ses dernières instructions avant d'être arrêté :

Il décida alors, d'accord avec les douze êtres terrestres qu'il avait intentionnellement initiés, de recourir au mystère sacré d'almtznoshinou - dont ils connaissaient tous déjà le processus de réalisation, et pour l'exécution duquel ils avaient acquis toutes les données voulues - afin de garder la possibilité, tant que durerait l'état d'individualité cosmique dans lequel il se trouvait, d'achever le travail de préparation conforme au plan qu'il s'était tracé pour accomplir la mission qui lui avait été assignée d'En-Haut (p. 213).

C'est alors qu'intervint Judas afin de retarder l'arrestation imminente du Maître :

Cet acte sensé, courageux, dont il prit l'initiative avec un dévouement désintéressé, consista en ceci : au moment où l'on désespérait de pouvoir effectuer la préparation nécessaire à l'accomplissement de l'almtznoshinou sacré, celui qui est aujourd'hui Saint Judas se leva soudain et dit à la hâte :

J'irai, et je ferai le nécessaire pour que vous ayez la possibilité d'accomplir sans entrave cette préparation sacrée; vous autres, mettez-vous à l'œuvre sans tarder.

Ayant dit, il s'approcha de Jésus-Christ, et après s'être entretenu à voix basse avec lui pendant quelques instants, il reçut sa bénédiction et s'en fut.

Et les autres purent mener à bonne fin tout ce qu'exigeait l'accomplissement du processus sacré d'almtznoshinou (p. 213 - 214).

Judas, « inséparable et fidèle assistant de Jésus-Christ », fut par la suite maudit du fait de ceux qui « ont falsifié toutes les vérités pour servir leurs fins égoïstes » alors qu'en réalité il avait rendu à l'humanité tout entière « un immense service objectif ».

D'où Gurdjieff tenait-il ses informations ? A-t-il simplement puisé dans sa géniale intuition ou bien a-t-il recueilli une tradition orale de la bouche de ses divers maîtres soufis ? Dieu seul le sait. Mais il est certain pour Gurdjieff que l'enseignement de Jésus a été détourné et que nombre de ses paroles authentiques ont été occultées.

Rajneesh enfin voit également dans le récit de la Cène un grand jeu voulu par Jésus du début jusqu'à la fin : *Ceux qui le crucifièrent pensaient qu'ils le faisaient mourir, mais un homme tel que Jésus ne peut être forcé à mourir. Il aurait pu s'échapper très facilement car on savait très bien qu'il devait être capturé. Il aurait pu s'en aller de la capitale ou du pays, il n'y avait aucun problème. Mais il entra dans la capitale. On dit que toute l'affaire fut une pièce qu'il joua et que Judas n'était pas son ennemi, mais son ami qui l'aida, qui aida Jésus à être arrêté. Et toute l'affaire fut arrangée et dirigée par lui* (Osho, L'Évangile de Thomas, Éditions du Relié, I, p. 61).

L'INVENTION DU CHRISTIANISME

Mais pourquoi de telles paroles auraient-elles été oubliées, voire supprimées des Évangiles canoniques ? Selon l'enseignement de Gurdjieff, dit Rafaël Lefort : *Tout devient clair par contre, si l'on croit... que certains passages tout à fait inacceptables pour les premiers Pères de l'Église, ont été retranchés, dans le but de renforcer leur pouvoir et d'asseoir leur mandat d'intermédiaires ; ainsi disparaissait tout contenu ésotérique à l'aide duquel l'homme aurait pu se trouver, et s'étant trouvé, trouver Dieu* (Les Maîtres de Gurdjieff, Courrier du Livre, p. 42). Si ceux qui suivaient Jésus de son vivant ne purent pas le comprendre : *Ce langage est trop fort. Qui peut l'écouter ?* (Jn 6. 60), alors comment ceux qui ont rédigé les Évangiles canoniques plusieurs dizaines d'années, voire un siècle plus tard l'auraient-ils mieux compris ? Il est bien plus facile de forger un mythe que de chercher à se connaître soi-même : *Par exemple, en dehors du fait incontestable que Jésus-Christ avait été mis en croix, et après la crucifixion, enseveli, ils prouvaient avec la même conviction qu'après avoir été crucifié et enterré, Jésus était ressuscité, avait continué à exister parmi eux et à leur enseigner toutes sortes de choses, et qu'alors seulement il s'était élevé avec son corps planétaire jusqu'au Ciel. Le résultat de leurs "élucubrations criminelles", d'un point de vue objectif, fut que les êtres des générations suivantes perdirent entièrement la vraie foi en la doctrine divine et libératrice, la seule réalisable pour eux, du Tout-Amour Jésus-Christ* (Gurdjieff, Récits de Belzébuth..., Rocher II, p. 208).

La grande innovation de l'Église, et la raison de sa réussite, fut de fonder une administration autoritaire et centralisée, peut-être inspirée de l'administration impériale romaine, avec pour devise : « un seul Dieu, un seul évêque ». Il fallait pour cela éliminer tout ce qui allait à l'encontre de cette dictature de l'esprit pour mieux se réserver le monopole de la vérité : « pas de salut hors de l'Église ». Ce n'est pas la quête de soi qui importe, mais de réussir à imposer une même autorité et un même dogme collectif à tous. Le principe centralisateur veut que « tous les chemins mènent à Rome ». Pour mettre fin à toutes les divergences, Saint Irénée prescrit de se référer à *cette tradition, dérivée des apôtres, de la très grande et très ancienne Église, universellement connue, fondée et organisée à Rome par les deux apôtres très glorieux, Pierre et Paul... et en indiquant la foi... qui nous a été transmise jusqu'à notre époque en vertu de la succession des évêques. Car il est nécessaire que chaque Église soit d'accord avec cette Église-là, en vertu de son autorité prééminente* (Adv Haereses 3, 3-2; cité par E. Pagels, Les Évangiles secrets, Gallimard, p. 65).

L'Église de Rome ne doit cependant sa suprématie qu'à des raisons historiques et géographiques. Située dans la capitale de l'empire, elle bénéficia de la disparition progressive des autres Églises et notamment de celle de Jérusalem, fondée par les premiers disciples de Jésus sous la direction de Jacques, le frère du Seigneur. En 70, Jérusalem est prise par les Romains, le Temple est détruit et les Juifs à nouveau dispersés. Cette catastrophe, en paralysant le développement de la tendance judéo-chrétienne du christianisme, permit le triomphe de l'Église de Rome, au sein de laquelle Paul jouissait d'un prestige considérable : *La communauté nazaréenne de Jérusalem perdit toute prééminence et toute influence en tant qu'Église mère et centre du mouvement de Jésus ; et le mouvement chrétien paulinien, lui qui jusqu'en 66 avait lutté de toutes ses forces pour résister à l'ostracisme de Jérusalem, put dès lors rouler sur son aire... C'est Rome qui devint le centre de l'Église paulinienne, tandis que les descendants de l'antique et fière « Église de Jérusalem », désormais éparpillés et démunis... étaient méprisés et tenus pour hérétiques au motif qu'ils rejetaient les doctrines de Paul* (Hyam Maccoby, Paul et l'invention du christianisme, Lieu Commun/Histoire, p. 251). Reprenant par la suite une légende du deuxième siècle selon laquelle Pierre serait mort à Rome, l'Église fit de celui-ci le premier évêque de Rome, donc le premier Pape. Rome devenait ainsi le cœur de la chrétienté et de la succession papale, la véritable hiérarchie censée avoir été instituée par Jésus lui-même en Matthieu (16. 15-19) passage sur lequel nous aurons à revenir.

L'Église de Rome réussit à s'adapter aux circonstances et en s'adaptant à s'imposer jusqu'à l'empereur lui-même. Mais après cette longue évolution, que restait-il de l'enseignement originel de Jésus ? *Ce que Jésus proclamait, c'est le Royaume de Dieu, et ce qui arriva, ce fut l'Église* (Alfred Loisy, Les Origines du Nouveau Testament). Ou encore, comme le dit Simone Weil : *Il est écrit que l'arbre est jugé à ses fruits. L'Église a porté trop de fruits mauvais pour qu'il n'y ait pas eu une erreur au départ.* (Lettre à un religieux, p. 36)

On commence à se rendre compte aujourd'hui à quel point le dogme chrétien s'est forgé non pas tant en fonction de la vie et de l'enseignement de Jésus, que de l'interprétation qu'en a donnée Paul. Or Paul n'a jamais été le disciple de Jésus. Il ne l'a même sans doute jamais connu. Comment expliquer autrement la violente hostilité de Jacques, Pierre et Jean envers l'assassin d'Étienne qui prétendait maintenant parler à la place de Jésus et prêcher son propre Évangile : *Si quelqu'un vous annonce un évangile différent de celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème !* (Galates 1. 9). Ou sa longue querelle avec Pierre, accusé par lui d'« hypocrisie » et de *dévolement par rapport à la vérité de l'Évangile* (Galates 2. 13-14). S'adressant à Simon, mais visant en réalité Saint Paul, Pierre dit dans les « Homélie clémentines » : *Tu prétendais savoir mieux que moi ce qui concerne Jésus pour l'avoir appris de lui-même dans une apparition... l'homme qui croit à une apparition ... reste dans l'incertitude* (trad. A. Siouville, Verdier, p. 326). Ce passage est un développement des « Cérygmes » de Pierre, écrit judéo-chrétien violemment hostile à Saint Paul et à sa doctrine. Les judéo-chrétiens le considéraient comme un mystificateur. Ces derniers lui reprocheront notamment de vouloir convertir les chrétiens en romains, au lieu de convertir les romains en chrétiens. C'est pourtant ce même Paul, qui en créant un peu partout les premiers grands centres chrétiens a fondé ce qui deviendra l'Église telle que nous la connaissons : *Dans la lutte*

entre le paulinisme et ses adversaires, c'est l'optique paulinienne qui triomphe toujours, l'autre est systématiquement falsifiée ou brouillée. Nous voyons, en fait, que la formule même de « Église Mère » est usurpée par l'Église qui, des générations plus tard, naquit hors de Palestine et falsifia la vérité historique en s'adjoignant la communauté primitive des disciples de Jésus, inclus dans sa « tradition apostolique » (Joël Carmichael, La mort de Jésus, p. 241).

Telle est la conclusion à laquelle parviennent, du strict point de vue historique, les chercheurs contemporains : *C'est Paul et non Jésus, qui fonda le christianisme en tant que religion nouvelle, plongeant ses racines à la fois dans le judaïsme traditionnel et dans la tendance nazaréenne du judaïsme. Considérant que la Torah n'avait eu qu'une autorité temporaire, cette nouvelle religion l'abrogea. Le mythe central de la nouvelle religion est celui d'une mort expiatoire d'un être divin ; la foi dans ce sacrifice et une communion mystique avec la mort de la divinité constituaient la seule voie de salut* (Hyam Maccoby, Paul et l'invention du christianisme, Lieu commun/Histoire, p. 31). Véritable fondateur de la nouvelle religion, le personnage de Paul a occulté l'action de tous les autres apôtres : *En effet, Saül, renommé plus tard dans sa vie Paul, à la romaine, est communément considéré comme le plus important des disciples, puisqu'il est fondamentalement l'inventeur du christianisme et son premier théologien... ce fut Saül qui, en opposition souvent violente avec Jacques le Mineur et Pierre, organisa la scission de la communauté chrétienne d'avec le judaïsme et la Torah* (Gérard Messadié, l'Incendiaire, Vie de Saül, Apôtre, R. Laffont, p. 379). Comme le souligne également Joël Carmichael : *C'est Paul qui est devenu pour la postérité le défenseur d'une certaine forme de christologie : celle qui a prévalu* (La mort de Jésus, p. 250). Le mystère de la Cène, tel qu'il est interprété par Paul, est sans doute un rappel des Mystères païens : *La ressemblance entre d'une part le baptême chrétien et l'Eucharistie et d'autre part les rites païens du baptême dans le sang de la divinité et l'absorption de son corps, avait été remarquée dès les débuts du christianisme, depuis Paul jusqu'à Augustin... C'était là que le bât blessait les propagandistes de la religion nouvelle qui en étaient réduits à faire passer la chose pour un vilain tour du diable acharné à imiter Dieu* (p. 251).

Mais c'est à Emile Gillibert qu'il revient d'avoir démontré, sur le plan de la métaphysique pure, l'opposition irréductible qui existe entre l'Évangile de Jésus et celui de Paul : *La psychologie, l'histoire et la critique textuelle attestent aujourd'hui que l'Occident Chrétien vit depuis deux mille sur de graves malentendus. Nous sommes en présence de deux enseignements antagonistes, celui de Saint Paul et celui de Jésus le premier ayant annexé le second* (Saint Paul ou le colosse aux pieds d'argile, Métanoïa).

Il rejoint en cela le constat d'André Gide dans son célèbre roman, "La Symphonie pastorale" :

Il m'apparaît de plus en plus que nombre de notions dont se compose notre foi chrétienne relèvent non de paroles du Christ mais des commentaires de Saint Paul... Mais je ne choisis pas telle ou telle parole du Christ. Simplement entre le Christ et Saint Paul je choisis le Christ... Je cherche à travers l'Évangile, je cherche en vain commandement, menace, défense... tout cela n'est que du Saint Paul.

Cet antagonisme entre les deux approches est encore illustré par Nikos Kazantzaki, dans cette scène où il imagine une rencontre entre Jésus et Paul. A Jésus qui le traite de menteur, Paul réplique :

Il faut absolument, pour que le monde soit sauvé, que tu sois crucifié et moi je te crucifierai que tu le veuilles ou non; il faut que tu ressuscites et je te ressusciterai, que tu le veuilles ou non. Je deviendrai ton apôtre, que tu le veuilles ou non. Je te fabriquerai toi, ta vie, ton enseignement, ta crucifixion et ta résurrection, comme je l'entendrai. Ce n'est pas Joseph, le charpentier de Nazareth, qui t'a engendré, c'est moi, Paul de Tarse en Cilicie. (La dernière tentation du Christ, p. 491-492).



Yves MOATTY

PAROLES DE ABU YAZID BASTAMI

Gloire à moi, que ma gloire est grande ! C'est assez de moi seul, c'est assez ! Gloire à moi, je suis le Seigneur Tout Puissant !

Comme le serpent de sa peau, je me suis dépouillé de mon moi, et j'ai contemplé mon Soi et merveille, voilà que j'étais Lui.

Je ne suis pas je, je suis Je, car en vérité je suis Lui, je suis Lui, je suis Lui, Lui.

Je suis pour toi miroir et je devins, moi, le miroir.

Nul ne peut Le connaître sans L'aimer.

La première fois que je fis le pèlerinage, je vis la Maison (la Kaaba). La deuxième fois, je vis le Seigneur de la Maison. Mais la troisième fois, je ne vis ni la Maison, ni le Seigneur de la Maison.

J'ai plusieurs fois circumambulé autour de la Kaaba. Mais quand je parvins auprès du Seigneur, ce fut la Kaaba qui circumambula autour de moi.

Je vis le Seigneur Tout Puissant et lui demandai :
*Quelle est la voie qui mène à toi ? Il me répondit :
Dépouille-toi de ton toi et viens à moi !*

Le paradis est le voile suprême, car ceux qui vont au paradis y restent. Et quiconque reste au paradis ne demeure pas en Dieu. Dieu est celui qui est voilé.

Une fois que Dieu m'avait ravi et placé devant lui, il me dit : *O Abu Yazid, ma création aspire à te voir.* Je répondis : *Orne-moi de ton unité, revêts-moi de ton Soi et ravis-moi en ton unicité afin qu'en me voyant, tes créatures puissent dire : Nous t'avons vu. Tu es Cela. Et moi je ne serai plus là.*

Ayant atteint son unité, je devins un oiseau dont le corps est celui de l'unicité et les ailes celles de l'éternité. Pendant dix ans je parcourus les airs de la relativité, puis pénétrai une atmosphère cent millions de fois plus vaste avant d'atteindre l'esplanade de l'éternité. Là, je vis l'arbre de l'unité... Je le contemplai (l'arbre, ses racines, ses branches, ses fruits) et sus que tout cela n'était qu'illusion.

J'atteignis le monde du non-être et le survolai pendant dix ans jusqu'à ce que j'émerge du non-être au non-être par le non-être. Puis j'atteignis la négation qui est l'esplanade de l'union. Et je continuai à voler à travers le non-être dans la négation jusqu'à ce que je fusse complètement perdu dans la négation... Là j'atteignis l'union dans laquelle la création est absente du gnostique et le gnostique absent de la création.

J'ai plongé dans l'océan du royaume des idées pures (malakut) et des voiles de la déité (lahut). J'ai accédé au trône et surprise, voilà qu'il était vide ! J'en pris possession et dis : *Seigneur, où dois-je te chercher ?* C'est alors que furent levés les voiles et je vis que je suis Je, oui, je suis Je. Je me retournai vers ce que je cherchais et ce fut en-moi, et vers nul autre, que je me rendis.

J'ai contemplé la création et j'ai vu qu'elle était devenue un cadavre.

Mon étendard est plus vaste que celui de Mohammed.

Ton obéissance envers moi, ô mon Dieu, est plus grande que mon obéissance envers toi.

Mieux vaut me voir une fois que de voir Dieu mille fois !

Pendant trente ans, j'ai cherché Dieu. Et lorsqu'enfin j'ouvris les yeux, je découvris que c'était lui qui me cherchait.

Je suis encore plus grand que Dieu.

Le monde d'ici-bas est illusion sur illusion. L'autre monde est joie sur joie. Mais l'amour de Dieu est lumière sur lumière.

Un seul atome de l'amour de Dieu dans un cœur vaut mieux que cent mille paradis.

Ceux pour qui le voile de la séparation est le plus épais sont : l'ascète à cause de son ascèse, le dévot à cause de sa dévotion, le docteur de la loi à cause de sa science.

LE LAMPADAIRE DU COPTE

Logion 114

«Voici que je l'attirerai afin de la faire mâle »

Dans son commentaire du logion 114 paru dans le Cahier 101, Léon se demande si le verbe « attirer » est la seule traduction possible du mot copte correspondant.

« Attirer » signifie, d'après le Larousse, « tirer vers soi ».

Le mot copte correspondant est le verbe « *sôk* » qui vient du verbe égyptien « *ska* », lequel signifie « tirer, traîner ».

Le verbe copte « *sôk* » peut signifier de même « tirer », « traîner », mais aussi : « entraîner », « arracher ». Il est intéressant de noter que le mot copte « *qinsôk* » qui signifie littéralement « chose qui entraîne » est utilisé pour désigner le courant d'une rivière.

Jésus ne dit donc pas tout à fait, dans le logion 114 : « Voici que je l'attirerai (que je la tirerai vers moi) afin de la faire mâle » mais plutôt : « Voici que je l'arracherai (à l'état qui est le sien) et que je l'entraînerai avec la force irrésistible (comme l'écrit Léon) du courant d'une rivière, afin de la faire mâle ».

Jésus arrache Mariam à l'état d'exclusion dans lequel Simon-Pierre veut la maintenir et l'entraîne, avec la force d'une rivière, « pour qu'elle soit, elle aussi, un esprit vivant ». L'Évangile selon Thomas se termine ainsi par l'annonce d'une force irrésistible qui balayera tous les obstacles au mouvement vers la Vie, force qui entraînera, en premier lieu, les femmes que les hommes voulaient maintenir dans un état de subordination.

Logion 1

« Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles »

Dans l'Évangile selon Thomas, le verbe français « trouver » est utilisé pour traduire deux verbes coptes différents :

- le verbe « *hée* », qui apparaît au logion 1 et dans 18 autres logia et signifie littéralement « tomber sur »
- et le verbe « *qiné* » qui n'apparaît qu'au logion 2 et dans 4 autres logia.

« *Qiné* » vient du verbe égyptien « *gmy* » qui signifie bien « trouver » mais dérive de la racine sémitique « *gam* », laquelle signifie « recueillir ».

« *Hée* » et « *qiné* » ne représentent pas deux manières différentes de « trouver » mais soulignent deux moments distincts du processus de la découverte.

Dans les 19 logia où « trouver » traduit « héé », le transcripteur copte de l'Évangile selon Thomas insiste sur la surprise qui accompagne la découverte puisque « trouver » signifie alors « tomber sur » ; c'est le cas de :

- « Celui qui trouvera l'interprétation de ces paroles », au logion 1,
- « Le pêcheur avisé trouva un gros et bon poisson », au logion 8,
- « De peur que les pillards ne trouvent un chemin pour venir vers vous car le profit que vous guettez, ils le trouveront », au logion 21,
- « Si vous ne jeûnez pas au monde, vous ne trouverez pas le Royaume », au logion 27,
- « Je les ai trouvés tous ivres, je n'ai trouvé parmi eux personne qui eut soif », au logion 28,
- « Il y aura des jours où vous me chercherez et vous ne me trouverez pas », au logion 38,
- « Heureux êtes-vous, monakhos, élus, parce que vous trouverez le Royaume », au logion 49,
- « Celui qui a connu le monde a trouvé un cadavre et celui qui a trouvé un cadavre, le monde n'est pas digne de lui », au logion 56,
- « Heureux l'homme qui a connu l'épreuve : il a trouvé la Vie », au logion 58,
- « Va sur les chemins ; ceux que tu trouveras, amène-les pour prendre le repas », au logion 64,
- « On ne trouvera nul lieu à l'endroit même où l'on vous a persécutés », au logion 68,
- « Le Royaume du Père est comparable à un marchand qui avait un ballot au moment où il trouva une perle », au logion 76,
- « Levez la pierre, vous me trouverez là », au logion 77,
- « Celui qui a connu le monde a trouvé le corps mais celui qui a trouvé le corps, le monde n'est pas digne de lui », au logion 80,
- « Venez à moi parce que mon joug est bon et douce mon autorité et vous trouverez pour vous le repos », au logion 90,
- « Rentrée à la maison, elle posa la cruche à terre : elle la trouva vide », au logion 97,
- « Il laissa les quatre-vingt-dix-neuf, il chercha l'un jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé », au logion 107,
- « En labourant, il trouva le trésor », au logion 109, et enfin
- « Celui qui se trouve lui-même, le monde n'est pas digne de lui », au logion 111.

Le transcripteur copte de l'Évangile selon Thomas souligne donc que c'est par surprise, et non par le vouloir :

- que l'on trouve l'interprétation des paroles de Jésus (logion 1),
- que l'on trouve le Royaume (logia 27 et 49),
- que l'on trouve Jésus (logia 38 et 77),
- que l'on trouve la Vie (logion 58),
- que l'on trouve le repos (logion 90),
- que l'on trouve l'Un (logion 107) et

- que l'on se trouve soi-même (logion 111).

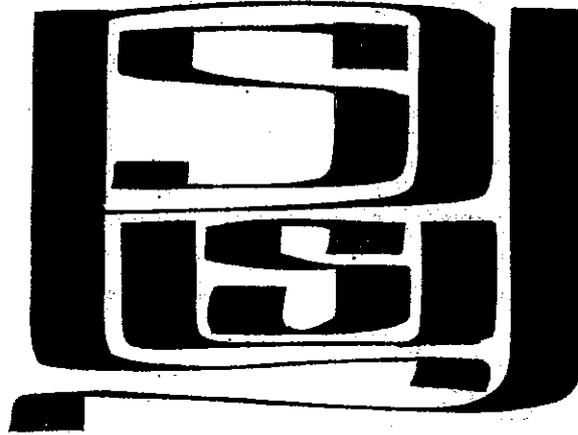
Par contre, dans les 5 logia où « trouver » traduit « *qiné* », le transcritteur copte de l'Évangile selon Thomas insiste sur le mouvement de recueillement (au sens classique) que suscite la découverte puisque « trouver » signifie alors « recueillir » ; c'est le cas de :

- « Que celui qui cherche ne cesse de chercher jusqu'à ce qu'il trouve et quand il aura trouvé, il sera bouleversé, au logion 2,
- « La circoncision véritable en esprit a trouvé un profit total », au logion 53,
- « Cherchez et vous trouverez », au logion 92,
- « Celui qui cherche trouvera », au logion 94, et enfin
- « Celui qui a trouvé le monde et s'est fait riche, qu'il renonce au monde », au logion 110.

Dans cet esprit, la mise en perspective des logia 110 et 53 est saisissante. En effet, le logion 110 signifie : que celui qui trouve le monde, le recueille et s'en fasse riche afin d'y renoncer ; tandis que le logion 53, dans un mouvement symétrique, signifie : celui qui sacrifiera son ego en recueillera un profit total.

Il faut avoir cueilli les fruits du monde pour pouvoir y renoncer, et c'est en sacrifiant son ego qu'on en recueille un profit total. L'œuvre au rouge n'est possible que si l'œuvre au noir a été préalablement accomplie.

Michel



LA GNOSE AU QUOTIDIEN

A propos de :

Gnose - Mystères et Connaissance

Lorsque l'on parle de la gnose, on évoque souvent son ésotérisme, c'est-à-dire la difficulté d'en vulgariser le témoignage et la transmission. Ceci se vérifie pour le véda hindou, la kabbale juive, le soufisme musulman et la gnose libérée du christianisme.

La gnose qui pour l'éveillé est connaissance, diffuse dans « le monde » un parfum de mystère ! Un moine zen du 16ème siècle déclarait à son sujet : *Cela n'est ni communicable, ni transférable ni sujet à partage.*

Même s'il se garde bien d'annoncer des mystères, le gnostique inquiète par son refus de se laisser prendre en charge et par sa tranquille assurance face à ce qui est communément considéré comme l'inconnaissable. Comme le souligne Emile, *le gnostique ne change pas son discours parce que le monde ne le comprend pas ... Simplement, il se tait !*

Trois textes qui relatent trois états de la vie nous permettent d'observer trois attitudes gnostiques face aux mystères de la connaissance :

Nisargadatta (Conscience et Absolu) :

« Juste après votre naissance, vous ne saviez pas que vous existiez. Pourtant, les neuf mois de votre gestation et aussi plus tard, le « Je suis Untel » n'est pas là. C'est quand vous commencez à reconnaître votre mère que vous commencez aussi à prendre conscience de votre propre existence.

Ce sens d'être « Je » vient quelque temps plus tard. Dans son ignorance », votre mère vous enseigne que vous êtes ce corps-esprit, et vous commencez à le croire.

C'est donc à cause de l'ignorance que vous avez demandé « qui suis-je ». Sans l'ignorance, vous n'auriez rien demandé à personne ».

Avant l'ignorance, avant le poids de la tradition et de l'éducation, « l'enfant de sept jours » que j'ai été a connu le « lieu de la vie ».

Et sans l'ignorance et le poids de la tradition, aurais-je pu ne pas quitter le « lieu de la vie » ?

Pourquoi faut-il que l'homme maintienne à sa disposition une voie de garage qui, via le mental, l'éloigne de sa réalité première et ultime ?

Lao Tseu (Tao te King) :

« ... L'homme de la foule éclairé moi seul suis plongé dans la pénombre. L'homme de la foule est précis, perspicace, seul je suis replié sur moi-même, mouvant comme la mer flottant sans arrêt. La multitude des hommes se rend utile, moi seul suis inapte, semblable à un paria... »

S'il y a ici un mystère à élucider, il réside au dedans de la personne qui s'exprime à l'intention de son entourage.

Mais elle, comment se voit-elle réellement ? Et est-elle seulement disposée à se voir comme « une personne » ?

Emile Gillibert :

La pensée est finalement cet écran qui empêche la vision tout en nourrissant l'espoir de la favoriser et d'y avoir accès.

La pensée constitue en fait le moyen dont s'est doté l'ÊTRE pour s'occultier à ce qui n'est pas lui .

On est ici au centre de celui qui se révèle le royaume à lui-même. Sa recherche est secrète et indécélable par l'entourage. C'est l'envers du décor du texte précédent, c'est en même temps son complément et le dévoilement des questions qu'il a pu poser.

Dans ce texte, Emile, en quelques mots, démonte un subtil mécanisme qui, soit m'invite à demeurer dans l'ignorance, soit, à m'en libérer et me permettre de retrouver l'enfant de sept jours, donc d'être attentif sans intention, et disponible au mystérieux processus de création. Mais aussi d'être apte à accueillir l'épreuve et la souffrance en ne lui trouvant nul lieu à l'endroit même où elle frappe ... bref, d'aller vers l'éveil !

En définitive, il n'y a pas de mystère pour le gnostique, simplement, comme le dit Emile, « il se reconnaît en qui se veut lui, et s'occulte en qui se veut différent de lui ».

Il n'y a pas de troisième voie !

André



Quand l'instant est gratifiant
l'existence inchangée mais néanmoins simplifiée
l'apaisement conséquent
l'ennui disparu
l'activité abondante, l'énergie libérée, le fleuve dans son lit,
je me révèle.

Ce que je perçois ne m'advient pas, je le produis.
Dans le paysage encombré, le ciel immense et vide capte d'abord mon attention.
L'homme est un profond mystère lorsque je le choisis pour me découvrir, il cesse alors d'être compris. Son ravissement inexpressif n'a alors aucun équivalent.
Le suivi de la pensée est perdu, pour mon bonheur, restant disponible sans se maintenir.
Le nécessaire, dépouillé de la broderie mentale, est en réalité peu de chose à assumer au quotidien, lorsque l'instant est roi.
Il suffit d'un instant pour commander l'effacement de ce qui est déjà distant. Et des instants, il y en a toujours.
Détourné de l'information, je me lasse de la compréhension pour me plonger dans le Vivant où je disparaissais.
Tout discours est une émission de sons, rarement musicale.
La musique parle sans expliquer, le silence interprète.
Dans l'instant il n'y a pas de place pour l'agitation, mais seulement pour l'activité.
Je n'ai aucune certitude, ni aucun doute. Je ne parle pas de ce que je ne connais pas, mais uniquement de l'évidence immédiate. Je suis entièrement et uniquement maintenant.

Christian
23/05/2000



MASCULIN - FEMININ

S'il est un point sur lequel Thomas et les canoniques s'accordent, c'est bien sur le caractère de Pierre. *Les femmes ne sont pas dignes de la Vie*, assure celui dont l'Église naissante fera son premier Pape. La boucle est bouclée. Les paroles cachées le sont restées. L'erreur du gnostique est-elle de se proclamer ? Peut-il révéler quoi que ce soit de sa lumière ? Quoi qu'il dise le psychique interprétera ses paroles au niveau du mental. Prisonnier de ses concepts et de sa grille de raisonnements, il ne comprendra que ce qu'il veut bien comprendre. *Ne jetez pas les perles aux porceaux*, a prévenu Jésus. Mais n'est-ce pas ce que lui-même a fait tout au long de notre évangile ?

Ce n'est sans doute pas un hasard, si le logion 114 est le dernier rapporté par Thomas. Après avoir suivi Jésus, après l'avoir entendu, avoir fréquenté ses amis, les disciples qui se croient proches du maître n'ont toujours rien compris. Pierre a pourtant bien vu Jésus monter sur le lit de Salomé, il a bien senti qu'elle était sa disciple privilégiée. Mais en réalité il n'a toujours rien vu rien compris, rien entendu. Alors que Salomé découvre en Jésus celui qui est *issu de l'Un* (log. 61), Pierre ne voit en lui qu'une sorte d'*ange juste* (log. 13). Pierre s'en tient aux apparences. Puisque les femmes ne peuvent physiquement accomplir l'Alliance avec Yahvé, elles sont forcément inférieures. Elles n'auront qu'un rôle subordonné dans son église. Imprégné des préjugés de son temps, Pierre continue de se prendre pour le Seigneur et maître du corps et de l'esprit (si elles en ont) des femmes. Cette position n'a guère variée jusqu'à nos

jours, même si l'on admet aujourd'hui que malgré tout les femmes ont une âme, concession oblige à la modernité.

Dieu est-il contre /es femmes ? titrait récemment un magazine. Les avertissements les mises en garde n'ont pas manqué tout au long de l'histoire, dans la droite ligne des préjugés de Pierre et de Paul. C'est à leur seul profit que les apôtres interprètent les paroles de Jésus, n'hésitant pas à lui faire dire le contraire de tout ce qu'il a pu enseigner. La falsification est si grossière, si énorme qu'on a du mal à croire qu'elle puisse être totalement inconsciente. Avec l'Église, le judéo-christianisme voit le triomphe du Dieu mâle unique, qui ne s'adresse qu'à des mâles et n'est enseigné que par des mâles. Tragique méprise, mortelle déviance de cette religion qui réclame pour son fondateur exclusif ce Jésus-ami de Mariam ou de Salomé, ce Jésus-enfant buvant et donnant à boire le lait de la Gnose, ce Jésus fils de l'Homme qui reconnaît en la Mère son initiatrice : *Ma Mère véritable m'a donné la Vie !*

Les religions ont-elles peur des femmes ? La Genèse biblique est pleine de sous entendus et de malentendus. Yahvé crée Adam à son image. Il façonne Eve à partir d'une côte d'Adam. Selon le Talmud, ce choix n'est nullement innocent. Choisir les yeux, c'est prendre le risque d'en faire une créature curieuse. Choisir les mains, une charpeuse. Choisir la bouche, une bavarde. Malgré toutes ces précautions, conclut le Talmud, la femme est quand même curieuse, charpeuse et bavarde... Et dès lors, tous les matins, le juif pieux, dans une prière rituelle, remercie Yahvé de ne pas l'avoir fait femme...

C'est sur des bases aussi peu fiables que va s'édifier toute l'histoire de la misogynie sacrée. Les Pères de l'Église, dans la droite ligne de l'attitude de Pierre, se chargent comme lui de remettre les choses à leur place et les femmes à leur rang. De commentaires en commentaires et de contresens en contresens, la théologie justifiera la phalocratie. L'Église ne fait que reprendre les épîtres de Paul : *Ce n'est pas l'homme qui a été tiré de la femme, mais la femme de l'homme, et ce n'est pas l'homme qui a été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. C'est pourquoi la femme doit avoir sur la tête un signe de sujétion...* (I Co 11. 8-10). Saint Augustin décrète : *Homme, tu es le maître, la femme est ton esclave, c'est Dieu qui l'a voulu.* Parce que seule responsable de la chute et du péché originel, la femme est aimablement traitée de *sac de fientes* par un certain Odon de Cluny. L'ambiguïté du Coran renforce le patriarcat et la sujétion de la femme, dont le voile reste le symbole le plus infamant : *Les hommes ont autorité sur les femmes, à cause de la préférence qu'Allah leur a accordée sur elles... Celles dont vous craignez l'indocilité, admonestez-les. Reléguez-les dans les chambres. Frappez-les.....* (IV, 34). On ne saurait être plus clair. Bonne à tout faire, tel est le destin assigné à la femme. De quelle force résonnent encore à nos oreilles les paroles de Pierre : *Que Mariam sorte de parmi nous...*

Le christianisme est resté fidèle à ses pères fondateurs. Il n'y a pas si longtemps encore, on jugeait scandaleux qu'une femme entrât dans une église sans un voile sur la tête. J'entends encore certain curé tonner de colère en apostrophant ses ouailles : *Toute femme qui prie ou prophétise la tête non voilée est une honte...* Les prêtres d'aujourd'hui sont bien forcés de reconnaître que ces textes leur paraissent obsolètes. Les épîtres de Paul sont pourtant toujours

lues en public lors des messes. Que l'on ne vienne pas tenter d'en atténuer la portée en nous expliquant laborieusement qu'il faut les replacer dans leur contexte et qu'à l'époque elles représentaient un progrès pour la femme. Quel progrès ? Que Paul soit en avance par rapport à son temps, il est permis d'en douter : *Si une femme ne se voile pas, qu'on la tonde..* Il est en tout cas très en retrait par rapport aux paroles de Jésus dont d'ailleurs il n'a cure. Pierre au moins s'est fait rabrouer par Jésus, et plutôt deux fois qu'une. Paul, lui ne connaît de Jésus que ses propres hallucinations. Et c'est de son délire qu'il tire sa force. Nul ne peut l'empêcher d'imposer la loi du mâle : *Et si quelqu'un veut ergoter, nous n'en avons pas coutume, ni les églises de Dieu* (I Co. 11, 16). La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Tout n'avait pourtant pas si mal commencé. L'archéologie atteste qu'un peu partout a d'abord été adorée une Déesse Mère, source de toute fécondité. Ce qui explique la prépondérance du matriarcat dans nombre de civilisations primitives. Pourtant à la suite d'une longue évolution, elle sera progressivement supplantée par des divinités masculines. Le monothéisme marque l'achèvement de cette tendance réductrice qui va de Moïse aux prophètes, de Pierre et de Paul aux Pères de l'Église. La boucle est bouclée. Le culte du Père et de la Mère, du Dieu et de la Déesse permet l'intégration des couples d'opposés et est donc facteur d'unité. L'affirmation du Dieu mâle et exclusif crée par contre un déséquilibre qui est facteur de dualité. Comme dans le symbolisme du yin et du yang, faire le deux un suppose accepter et connaître le deux afin de le réintégrer dans une union transcendante. Ne pas voir le deux tel qu'il se présente, refouler l'une des deux moitiés de la réalité, c'est tout fausser. Si le masculin refuse de reconnaître la part et la valeur du féminin, il y a hypertrophie de l'un par rapport à l'autre. Le Dieu mâle n'est qu'une projection du mental pour affirmer une supériorité factice du mâle. Une telle vision est limitée aux apparences des sens. Pierre et Paul sont victimes de la pire des illusions, celle de la dualité. Le mal est sans remède et le mauvais génie de la division est dans le fruit. Le logion 114 atteste de la violence des propos de Pierre. Cette violence, Paul et l'Église par la suite, la reprendront à leur compte pour exclure les femmes de leur organisation et la gnose de leur enseignement. Et cette violence ne restera pas seulement verbale, si l'on se souvient comment ont été éliminés tous ceux qui refuseront d'admettre la primauté de Rome et de ses pompes, la validité de ses dogmes et de ses œuvres. La chasse aux sorcières porte bien son nom.

Le Diable est étymologiquement ce qui divise. Pierre rejette Mariam parce qu'il est lui-même divisé. Ce n'est pas le mâle qui est l'unité, mais l'union de l'animus et l'anima en un seul. Du début jusqu'à la fin Pierre n'a décidément rien compris. Ou plutôt il a tout compris à l'envers. En persistant dans ses préjugés, Pierre démontre qu'il n'est pas digne de la Vie, puisqu'il n'a pas trouvé l'interprétation des paroles de Jésus. Ce n'est donc pas par hasard que Jésus lui adresse les paroles les plus dures qui soient : *Passe derrière moi, Satan...* (Mt. 16.28)

Ce que Jésus proclame dans la non-dualité, Pierre le comprend dans la dualité. N'y a-t-il pas précisément en Marie quelque chose que Pierre n'a pas et qui explique sa jalousie ? Le logion 114 met en valeur cette androgynie sans laquelle nul ne peut trouver l'Un. Le mâle doit se faire femelle et la femelle mâle dit Jésus au logion 22. Manifestement, Pierre refuse de se

faire femelle alors que Mariam, elle, est apte à réaliser l'androgynie. C'est peut-être en ce sens qu'il faut comprendre cette parole de Jésus qui semble en retrait par rapport à son enseignement : *Voici que je l'attirerai afin de la faire mâle, pour qu'elle soit, elle aussi, un esprit vivant, semblable à vous, les mâles.* En se faisant mâle, Mariam possède ce que Pierre a déjà. Elle est donc semblable aux mâles. Pierre par contre ne possède pas ce que Mariam a déjà. Il n'est pas semblable aux femelles. Il se refuse à faire le deux un :

*Au temps où vous étiez Un,
vous avez fait le deux ;
mais alors, étant deux,
que ferez-vous ?*

(log. 11)

Tous les chemins sont susceptibles de mener à la Gnose. Ils peuvent aussi nous en écarter. La Gnose est un combat intérieur que chacun doit entreprendre. Nul ne peut trouver la Vie s'il ne connaît d'abord l'épreuve. La souffrance est la voie royale de la connaissance. La Gnose cependant, à la différence du christianisme, ne l'exalte pas en tant que telle. La souffrance est un moyen, l'occasion d'une prise de conscience. Elle n'est pas une fin en soi. La voie du Bouddha consiste précisément à y mettre fin, en reconnaissant que je ne suis pas celui qui souffre. Accepter la souffrance avec lucidité afin de ne pas la laisser prendre prise sur nous, adopter une attitude passive pourrait sembler une qualité plutôt féminine. Se révolter contre elle serait faire preuve d'un mental dualiste. Si la vie est une épreuve, comment vivre l'épreuve ? Comme les soufis qui disent : *Ce qu'il t'advient, ne l'étude pas.*

Certains logia de l'Évangile selon Thomas valorisent la fonction virile de lutte et d'action. Le maître de maison doit veiller et prendre appui sur ses reins de toutes ses forces pour empêcher les pillards (l'esprit de division) d'entrer dans le royaume et d'emporter les affaires (log 21). Remarquons toutefois que cette parole de Jésus est adressée à une femme, Mariam en l'occurrence. Jésus l'incite donc à se faire semblable aux mâles et à apprendre à se battre. Il met en tout cas sur le même plan la passivité féminine qui permet de se désapproprier en douceur de l'ego sans éprouver de peine (log. 97) et l'action virile de celui qui tue net ce grand personnage (log. 98). Dans un cas, le travail se fait tout seul naturellement, automatiquement, inconsciemment même : voie du lâcher-prise du zen ou du non-agir du Tao. Dans l'autre, il s'accomplit brusquement, mais après un long apprentissage pour que la main soit sûre : voie de la grande guerre sainte de l'islam ou des arts martiaux du samouraï.

Le psychique reste prisonnier de ses sens et de son mental. Or nos sens nous trompent complètement sur ce que nous sommes. Et comme le bon sens n'existe pas nous ne croyons que ce que nous laissent percevoir les apparences. La suite n'est qu'une longue suite de contresens résultant d'un consensus admis par le plus grand nombre. Pierre et Paul ne voient dans la femme que sa faiblesse physique relative. Ils en induisent son infériorité et son incapacité, ce qui n'est rien d'autre qu'un sophisme bâti sur un préjugé. Une telle déviance n'a cependant pu s'imposer que parce que le terrain était propice. Pierre et Paul n'ont fait que suivre un mouvement qui les avait précédés et ont su s'adapter aux mentalités de leur temps.

D'une révélation individuelle, ils ont fait une aventure collective, calquée sur celle du peuple qui se croyait élu. Le génie de Paul est d'inclure tous les hommes, juifs ou non-juifs, dans la nouvelle Alliance. Mais la destinée collective n'a rien à voir avec la perspective gnostique d'une réalisation intérieure. Créer une théologie sur des fondements aussi absurdes que la résurrection ne sert qu'à entretenir un nouveau délire et jouer le jeu de l'occultation. C'est perpétrer l'ivresse et faire de la religion l'opium des peuples : *Je les ai trouvés tous ivres ... et mon âme a souffert pour les fils des hommes parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur* (log. 28).

Paul a bien compris que la fonction d'une religion est d'offrir des images. L'homme a besoin de rêver. Il lui faut des histoires et des mythes. Coloré par le filtre du mental, le monde est un grand jeu d'images et le lieu de mon occultation. Jour après jour, nuit après nuit je me promène de rêves en rêves que je crois vrais et d'incarnations en incarnations que je crois réelles. Comme si mes rêves pouvaient s'incarner ! Le rôle du mental est de créer des obstacles, des prisons, des murs. Chacune de mes épreuves m'amène jusqu'à mes propres limites. Si je persiste à m'identifier à mon petit moi et à me maintenir sur la crête de l'ego, je suis sûr de chuter et de m'écraser. C'est là que me conduisent directement de vies en vies et de désirs en désirs la longue série de mes échecs, la suite constante de mes drames et de mes erreurs. Chacun doit se heurter un jour contre le mur de son absurdité. Il est vrai qu'il n'y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre : *Que celui qui a des oreilles entende...*

L'ego est un puits sans fond. La vie une suite d'épreuves. *Hâte-toi tant que tu es dans ce corps*, dit le Viveka Cuda Mani. Le corps, lieu de mon occultation, peut aussi être l'occasion de ma révélation. Je ne me perds que pour mieux me trouver. Tout me parle à travers des images, et si ces images sont autant de voiles, n'est-il pas possible de percevoir la lumière qu'elles dissimulent ? *Les images cachent la lumière*, dit Emile. Le corps de même cache la lumière, mais il peut aussi être le support, le lieu de retour. L'expérience du couple est celle du lieu possible du vécu de la tolérance. L'autre ne peut jamais être tel que l'on voudrait qu'il soit. Il nous faut donc l'admettre et le comprendre tel qu'il est et pour ce qu'il est. Le masculin n'a de sens que s'il s'accorde avec le féminin. Savoir entendre l'autre, c'est trouver en lui complémentarité. S'ouvrir à l'autre, c'est se rencontrer soi-même et s'épanouir en lui. Si le monde nous apparaît comme occultation, un soupçon d'amour peut tout bouleverser. Un seul regard d'amour fait jaillir la lumière des ténèbres :

*Etroit est le sentier de l'Amour :
On ne peut y cheminer à deux !*

(Kabir)

La révélation est la découverte de mon unicité à travers les deux termes de ma dualité. Nul ne peut prétendre connaître l'Un s'il n'a d'abord connu le deux. Il faut assumer le deux avant d'accomplir l'Un. Si la femme est refoulée, l'homme perd sa moitié. S'il la connaît, c'est en tant qu'issu de l'Un qu'il peut monter sur son lit comme Jésus sur celui de Salomé. Si la déesse-Mère est occultée, le dieu-Père autocratique ne peut prétendre qu'à une contrefaçon

de l'Un. La jalousie du D miurge est d'autant plus destructrice qu'elle mutile l'homme et le divise contre lui-même : *Vous avez pour père le diable*, (Jn 8. 44) dit Jésus en s'adressant aux juifs. Le diable est ce qui divise, ce qui d sunit. Pour lutter contre cette force destructrice, le gnostique *rassemblera sa force et prendra appui sur ses reins* (log. 103). Il accueille en lui-même les paires d'opposés qui ne sont contradictoires en apparence que parce qu'elles sont complémentaires en réalité. Seul celui qui fait le deux un découvre la beauté du masculin et du féminin, la lumière du Père et de la Mère. Celui qui reconnaît le deux dans sa globalité connaît l'Un dans sa plénitude. Seul l'époux qui est issu de l'Un connaît pleinement le deux. Seul le monakhos pénètre dans la chambre nuptiale et lui seul connaît l'amour qui dit : *Aime et fais ce que tu veux...*

C'est ainsi qu'Emile nous est toujours apparu parfaitement équilibré, pleinement réalisé dans sa double composante masculine et féminine. Pour lui l'occultation n'est qu'un simple jeu : *Je m'occulte pour mieux me savourer*. Mon unicité n'est voil e qu'aux yeux de l'ignorant. Ici et maintenant il n'y a que lumière. Je me vois et me chante lumière. J'agis en ce monde sans être acteur ou responsable de mes actes. Quoi qu'il advienne, ma perfection le veut. Je suis pure conscience, mais je suis avant la conscience. Je suis libre de tous les mécanismes mentaux, car je suis antérieur au mental. Je suis la source de toutes choses et je suis moi-même ma propre source. Nul ne peut s'opposer à moi que je ne puisse englober en mon Tout. Bien que rien ne soit moi, je suis tout ce qui est dans le Grand Jeu de ma manifestation :

Je suis la lumière qui est sur eux tous.

Je suis le Tout.

*Le Tout est sorti de moi,
et le Tout est parvenu à moi...*

(log. 77)

Yves



COURRIER :

Je désire te remercier pour la rencontre de la semaine passée, rencontre qui, une fois de plus est trop vite passée.

Merci pour ton accueil si chaleureux.

Dès que je suis arrivé avec Simone et Michel le ton était donné : répartition des chambres, repos et rendez-vous à 17H. au bureau d'Emile.

Et progressivement la maison s'est remplie de vrais amis et de l'esprit particulier à Marsanne qui fait la richesse des échanges.

Et ces apéritifs à la terrasse que personne ne voudrait manquer, et ces repas animés, et la cueillette des cerises, l'odeur et la beauté des roses, l'air pur du Midi, la vallée et les montagnes, et, pour la première fois (?) deux repas chez Eric, sous les marronniers ou à l'intérieur.

Merci encore de nous permettre tout cela. J'espère que tu n'auras pas été trop fatiguée et que tu as déjà pu récupérer tes forces.

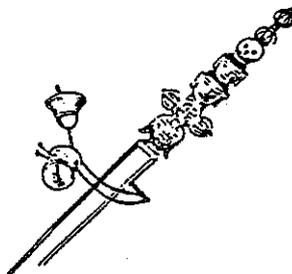
Comme le 6 juin approche, je pense aussi au départ d'Emile il y a 5 ans et au vide que tu éprouves depuis. On a beau être gnostique, la peine reste là dans le cœur de notre personne : la tristesse de perdre un être cher et qui occupait une grande place dans la vie de tous les jours, un être exceptionnel et d'un rayonnement énorme.

Un des moments qui m'a le plus frappé le week end dernier est celui où André, en joignant le geste à la parole, pris son voisin par la manche, imitant Emile qui l'invitait à faire un tour au jardin pour lui aire part de sa décision de l'intronisation du JE... Ah ! quelle affirmation !

La comédie, si j'ose dire, avait assez duré et il fallait appeler un chat un chat. Merci Emile, 1000 fois merci. Et cela a en effet fait « des vagues », comme Emile le prévoyait.

Chère Monique, ce 6 juin je serai de cœur avec toi. Ne sois pas trop triste et pense à la richesse qu'il a apportée à notre personne et à celle qu'IL nous a fait découvrir au fond de notre cœur.

Léon (28/5/2000)



BIBLIOGRAPHIE

Swâmi Shraddhânda Giri
L'EVANGILE SELON THOMAS
La Connaissance dans les paroles de Jésus

LES DEUX OCEANS

Nous autres, gnostiques d'occident, avons d'abord cherché en orient les chemins de la Connaissance. Nous avons le plus souvent trouvé en Inde nombre d'écritures sacrées dont la clarté nous a remplis d'admiration. Nous nous sommes plongés dans les hymnes d'Abhinavagupta ou les poèmes de Kabir. Nous nous sommes reconnus dans les entretiens de Ramana Maharshi ou de Nisargadatta. C'est auprès de ces grands maîtres que nous avons reçu la confirmation de nos propres intuitions. Ce détour par l'Inde nous a confortés dans notre certitude que nous détenions, avec l'Évangile selon Thomas, l'une des expressions de la Gnose éternelle. La Gnose est l'essence de la Tradition primordiale que l'on appelle en sanscrit, le Sanatan Dharma, la Vérité universelle. Paradoxalement, autant l'enseignement de Jésus, tel qu'il a été transcrit par Thomas, est incompréhensible si l'on s'en tient aux affirmations contradictoires de la seule théologie chrétienne, autant il est lumineux si on le met en parallèle avec celui des éveillés de tous temps. Les paroles de l'Évangile selon Thomas sont inspirées d'une source commune à celle de la sagesse orientale et auraient tout aussi bien pu être mises dans la bouche d'un rishi.

Après nous être abreuvés aux sources de l'Inde, il n'est pas sans intérêt pour nous de connaître le point de vue des chercheurs hindous sur notre Evangile. Qu'ils s'y reconnaissent comme nous nous y sommes reconnus ne saurait nous étonner. Osho avait déjà commenté certains des logia de L'Évangile de Thomas, publiés en français aux Editions du Relié. L'ouvrage du Swami Shraddhânda Giri nous semble plus rigoureux et plus satisfaisant. D'une part parce que ce swami appartient à l'ordre de Shankaracharya, fondateur en Inde de l'école de la non-dualité. D'autre part parce qu'il se place dans son approche sur un strict plan métaphysique. Il commente Thomas exactement comme un pandit hindou commenterait la Bhagavad Gita ou le Viveka Cuda Mani.

On dit souvent que l'Inde ne s'intéresse pas à l'histoire, mais à l'éternité. L'histoire ne peut connaître ce qui transcende le temps. La Gnose peut éventuellement servir à expliquer l'histoire, mais non l'inverse. Un texte n'a d'intérêt que par ce qu'il exprime. Il importe peu que Ram ou Krishna aient réellement vécu à des époques plus ou moins légendaires, si leurs paroles sont éternelles. Le Swami Shraddhânda Giri reconnaît que lui-même n'est pas qualifié pour se prononcer sur l'historicité de l'Évangile selon Thomas. Les réserves exprimées sur l'authenticité de ce texte lui semblent parfaitement superflues. Ce qui compte, c'est la valeur spirituelle de l'enseignement qui y est contenu. Et cet enseignement est de la plus haute importance sur le plan de la non-dualité.

Swami Shraddhânda Giri distingue très clairement Gnose et institution religieuse. Selon la définition qu'il en donne, la Gnose représente la découverte de la nature réelle de la Conscience, la révélation du Soi de chaque individu. Elle est aussi la découverte de la base du monde phénoménal et

de sa relation avec le Soi. Au delà de tout système religieux, la Gnose est universelle et c'est seulement en elle que tous les êtres humains peuvent se retrouver dans l'unité.

La valeur de l'institution religieuse est par contre relative car elle dépend d'éléments extérieurs : un contexte historique, un nom, des rites et des coutumes, des dogmes et des professions de foi... La religion est un facteur de différenciation, de discrimination entre les hommes et leurs croyances respectives, puisqu'elle oppose une communauté à une autre. Toute religion contient en elle des germes de violence, d'aveuglement et d'intolérance. L'histoire, et notamment en occident, ne nous en donne que trop d'exemples. Nous l'avons déjà souligné plusieurs fois dans les Cahiers Métanoïa. Le génocide s'enracine dans la Bible.

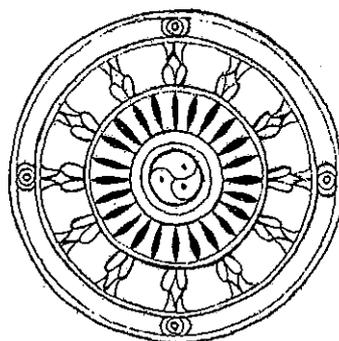
Il y a une différence radicale entre Gnose et religion. Le but principal d'une religion est de souder entre elle un groupe, elle a essentiellement un rôle collectif. Il lui importe peu que les lois qu'elle proclame soient en contradiction avec la Vérité Universelle dont elle se veut le garant, sinon l'exclusive détentrice. Les pharisiens et les scribes de toujours savent prendre et cacher les clefs de la gnose.

Le but principal de la Gnose est d'éveiller l'individu à la Conscience, au Soi. Telle est la raison pour laquelle la religion ne peut que se méfier de toute quête individuelle. La Gnose libère l'individu de l'institution. Elle lui permet d'accéder à une connaissance directe qui fait éclater tous les concepts et tous les dogmes religieux. Seul le gnostique est habilité à vérifier le bien-fondé des enseignements scripturaires. Le gnostique ne se contente pas d'un oui dire, il est le dire. Voilà ce qui explique pourquoi, à toutes les époques on a rejeté et voulu occulter les écritures gnostiques. Tel fut le sort de l'Évangile selon Thomas avant qu'il surgisse à nouveau des sables de Nag Hammadi.

Les pratiques religieuses sont multiples et variées. Elles dépendent de la volonté de chacun. La Connaissance est par contre unique. Elle est indépendante de la volonté d'un tel ou d'un tel. Nul ne peut la soumettre à son propre désir. Qui la réalise devient connaissance. Qui ne la perçoit pas reste plongé dans l'ignorance. L'Évangile selon Thomas mérite de ce point de vue d'être mis sur le même plan que le Véda ou les Upanishads :

Les êtres humains, toutes croyances confondues, ont une aspiration commune : connaître la vérité de Soi. Cette connaissance est fondamentale, car c'est elle qui donne l'orientation juste dans la vie. On constate que tous les êtres qui connaissent la vérité, tous les sages qui ont cherché la vérité de la conscience, ont découvert la même Réalité du Soi de l'individu et ont trouvé les mêmes réponses aux questions qu'un chercheur authentique est censé se poser. Les enseignements de Jésus, exprimés dans l'Évangile selon Thomas, répondent largement à ces questions.

Qu'un maître hindou parvienne spontanément à de telles conclusions ne peut nous laisser indifférent. Cette nouvelle édition de l'Évangile selon Thomas à la lumière des enseignements de l'Advaita Védanta mérite donc d'être signalée, malgré les réserves que nous pouvons émettre sur le choix d'une traduction aujourd'hui périmée ou sur les espoirs mis dans un œcuménisme qui ne peut rien apporter sur le plan de la connaissance pure.



Yves

POESIES

MARIO DE SA-CARNEIRO, L'AMANT SANS AMANT, traduit du portugais par Dominique Touati et Michel Chandeigne, ORPHEE, LA DIFFERENCE.

Poète lusitanien, Mario de Sa-Carneiro (Lisbonne 1890 - Nice 1916) fut le contemporain et l'ami de Fernando Pessoa. Il fonda avec ce dernier la célèbre revue Orfeu qui, si elle ne connut qu'une existence éphémère, marqua un tournant dans la littérature portugaise du XX^{ème} siècle. Auteur de nouvelles et de romans, il est surtout connu pour ses poésies. De son ami, Pessoa a écrit : *Lui est mort jeune, parce que les Dieux l'ont beaucoup aimé*. Nous avons relevé dans ses vers quelques éclairs de lumière.

Il me vient des regrets d'avoir été Dieu...

*

Vers le triomphe majeur, en avant toutes !
Mon destin est autre - il est haut et rare.
Il coûte seulement très cher :
La tristesse de ne jamais être deux...

*

Je me suis perdu en moi
Parce que j'étais labyrinthe...

*

Le crépuscule s'est couché sur mon âme ;
Je fus celui qui est passé.
Je serai, mais déjà je ne me suis plus rien ;
Je ne vis pas, je dors le crépuscule.

*

J'ai perdu la mort et la vie,
Fou, je ne sombre pas dans la folie...
L'heure s'enfuit, vécue,
Je la poursuis, mais je demeure...

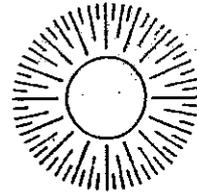
*

Je ne suis ni moi, ni l'autre...

*

De Moi, je suis descendu. J'ai plié le manteau d'Astre...

avec l'épais sanglot courant
des veines ouvertes de la terre
avec l'éclat du sang
et la fascination des laves

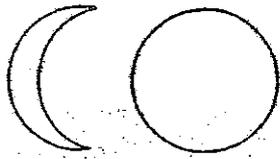


avec la beauté pure
du son qui s'éternise
tel le feu de l'instant
sur la pourpre de tes lèvres

avec ton cœur qui bat
et moi qui ne bats plus
que pour toi seulement
en ta blessure immense

avec toi je suis tout
et dans la bambusaie
seul le son de la flûte
s'est offert au silence

Yves



Assurance Vie

Ce vertige
Sera ma force

Ce rêve impossible
Mon ordinaire

Cette évidence
Sera l'objet de tous mes soins

Cette douloureuse absence
Mon bonheur absolu

Cet égarement
Sera mon repère

Ivresse d'un cœur pur
Amoureux
De l'ici sans limite
Du maintenant sans soleil
Souriant au futur sans aile

Cette ivresse ne supporte aucun mélange
Insondable royaume si aisément caché
Par quelque feuille morte

Louis-Marie

Je suis conscient de rêver
et de faire partie du rêve.
Mon coeur bat la chamade
car je sais que ce n'est pas
une simple et banale
parenthèse nocturne.



J'éprouve l'étrange certitude
que tout, absolument tout
est le rêve d'un Dieu intérieur.
Bien plus :
si je n'observe pas strictement
ce mode de pensée onirique,
je ne suis pas conforme
à ma nature véritable,
je perds mon âme, mon identité.

Animé d'une joie sereine,
sans objet,
je suis délivré
d'une insupportable pesanteur.

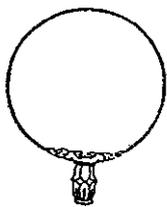
Roger Quesnoy

(extrait des Cahiers Froissart, n° 245)

Il n'y a que moi

Ce serait frustrant
de le vivre sans le dire
Ce serait choquant
de le dire sans le vivre

Je vis l'instant hors du temps
A jamais je suis
Je me connais
aussitôt que je désire me connaître
Inconnaissable par nature
Je m'offre sur-le-champ
les moyens de ma découverte
à mon signal
Le temps l'espace et l'homme sont là
D'un même mouvement
Je les appelle et j'en dispose
d'un même mouvement
Je les ignore et les décore
Selon mon bon plaisir
Je suis tout à la fois
la conscience et l'inconnaissance
de ma félicité
Illimité
J'ai recours à la limitation
pour savourer mon infinitude
Intemporel
J'appelle la durée à remplir son office
dans le jeu de mon occultation
Sans forme
Je sollicite la silhouette éphémère
le temps de voir le mirage
et de l'airain éclater le cri de ma joie
dans le constat inéluctable
"Il n'y a que moi"



27.01.93